? BERTIN, [Antoine ?.?].
Des Moyens de Conserver la Santé
Paris, 1786
H17

H17 317494 AMER COLL



Probably by Keating, who also wrote [illegible]

[illegible]

[illegible] 1838.

See p. [illegible] of present work for reference.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b29311469

DES MOYENS DE CONSERVER LA SANTÉ DES BLANCS ET DES NEGRES,

AUX ANTILLES OU CLIMATS CHAUDS ET HUMIDES DE L'AMÉRIQUE.

DES MOYENS
DE CONSERVER LA SANTÉ
DES BLANCS
ET DES NÉGRES,

AUX ANTILLES OU CLIMATS CHAUDS ET HUMIDES

DE L'AMÉRIQUE.

Contenant un Exposé des causes des maladies propres à ces climats et à la traversée, relativement à la différence des positions, des saisons, et des températures ; les procédés à suivre, soit pour les éviter, soit pour les détruire.

Et le Traitement en particulier de quelques maladies communes chez les Nègres, telles que le Pian, le Mal d'estomac, & la Lèpre.



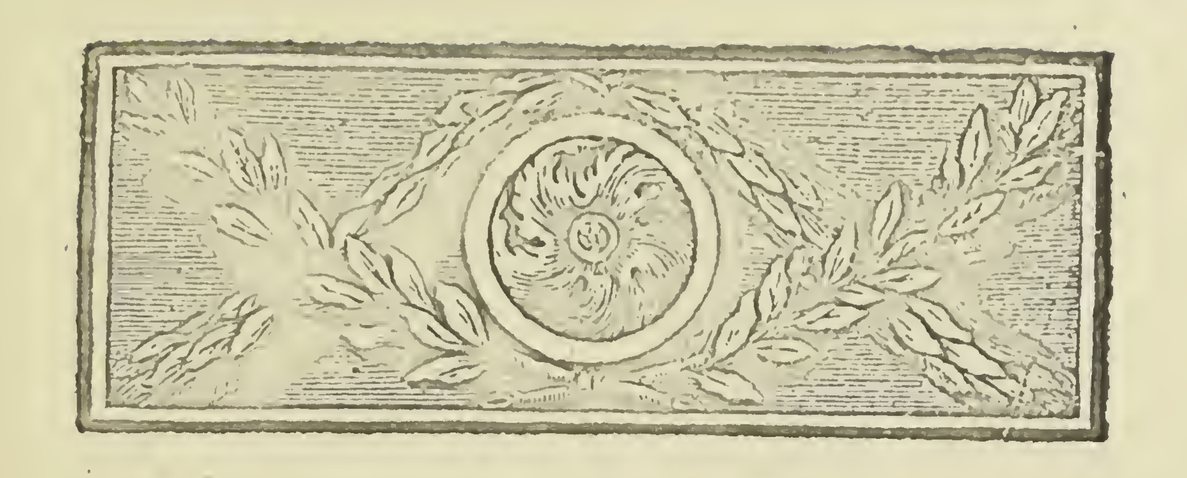
A SAINT-DOMINGUE;

Et, se trouve A PARIS,

Chez Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers, près des Ecoles de Chirurgie.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC PERMISSION.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE

SUR les effets de la traversée d'Europe aux Antilles.

LE premier effet qu'on obſerve preſque auſſitôt qu'on eſt embarqué, c'eſt l'indiſpoſition qu'on nomme communément mal de mer. Ce ſont des nauſées & des vomiſſemens que le mouvement de la mer détermine.

Cet effet n'a pas également lieu ſur toutes les perſonnes, ni dans toutes les eſpèces de bâtimens, quoique également expoſés au gros tems ou à la mauvaiſe mer. L'habitude de la mer y rend moins ſujet. La diſpoſition ou le tempérament rend auſſi plus ou moins ſuſceptible des impreſſions du mouvement. On y eſt beaucoup plus ſujet dans les premiers gros tems que

dans les ſeconds ; les tempéramens mous & ſenſibles en ſont plus affectés que les autres, & les femmes plus que les hommes.

Plus le bâtiment ſur lequel on ſe trouve eſt grand ; plus les mouvemens paroiſſent faire d'impreſſion ſur les entrailles. On eſt plutôt pris du mal de mer ſur un navire que ſur un bateau, ſur un vaiſſeau que ſur un navire, quoique cependant les ſecouſſes ſoient beaucoup plus vives & plus fatiguantes dans un petit bâtiment que dans un grand. Le roulis, qui eſt le mouvement que fait le bâtiment d'un de ſes bords à l'autre, eſt beaucoup plus dur & fatigue beaucoup plus, que le tangage qui eſt le mouvement que fait le bâtiment d'une de ſes extrémités à l'autre : cependant il occaſionne beaucoup moins le mal de mer, que ne fait le tangage qui paroît porter ſur les entrailles l'effort réuni de toute la maſſe du bâtiment. Nous avons éprouvé & vu éprouver dans quelques ſecouſſes de tremblement de terre, un tiraillement d'eſtomac ſemblable à celui par lequel le mal de mer commence, quoique les ſecouſſes n'euſſent été ni fortes ni longues. Le mouvement d'une voiture produit ſur quelques perſonnes un effet pareil à celui du mal de mer.

Quand le mal de mer dure peu de tems, qu'il n'a lieu que dans le commencement de la traverſée, qu'enſuite le corps s'habitue aux mouvemens du bâtiment, il eſt plutòt ſalutaire que nuiſible : l'eſtomac ſe nettoie, le corps ſe fortifie, & on ſe porte mieux après qu'auparavant. Ordinairement il conſtipe; je l'ai vu arrêter des dévoiemens qui étoient devenus habituels, & qu'on regardoit comme incurables.

Les mouvemens de la mer fortifient les entrailles, et rendent plus libre la circulation du ſang dans les vaiſſeaux du bas-ventre. Les habitans des îles qui, exténués par des maux de nerfs, par des obſtructions au foie & à la rate, paſſent en France pour y chercher leur guériſon, la trouvent ſouvent dans le bâtiment où ils s'embarquent.

Toutes les maladies ne ſont cependant pas ſuſceptibles d'être guéries par la mer; il n'y a que celles qui ſont l'effet d'une ſorte d'état convulſif du genre nerveux, ou celles qui proviennent de l'affoibliſſement & de l'embarras des viſcères du bas-ventre, que la mer détruiſe pour l'ordinaire. Mais les maladies au contraire qui ſont l'effet de l'échauffement des humeurs, d'une

acrimonie dans le ſang ou dans la lymphe, ne peuvent que s'irriter dans les traverſées, comme nous avons eu occaſion de le voir.

Lorſque dans les premiers huit jours, ou après les premiers gros tems, les malades, plutôt que de ſe trouver mieux, empirent, il y a à préſumer que la mer ne leur ſera pas ſalutaire. Les mouvemens de la mer fortifient; mais auſſi ils échauffent & ne peuvent convenir à celui qui péche par l'échauffement & l'acrimonie.

On a ordinairement plus d'appétit, & on mange davantage en mer qu'à terre, ſur-tout après qu'on a vomi; donc la chaleur intérieure augmente, ainſi que l'action des organes.

Tout ce qui eſt propre à fortifier les nerfs de l'eſtomac, à détruire le ſpaſme, ou à détourner l'irritation ſpaſmodique ſur une autre partie, eſt propre à prévenir, ou à calmer & même à détruire le mal de mer. Les antiſpaſmodiques, le ſafran ſurtout, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement ſur le creux de l'eſtomac; le bon air, l'exercice, la diſſipation tant du corps que de l'eſprit; l'odeur du vinaigre ou d'autres choſes fortes & agréables; les maſticatoires âcres qui irritent la bouche, comme de tabac, de pirèthre, de poivre,

de piment ; toutes ces choſes conviennent pour prévenir ou guérir le mal de mer, qui devient toujours très-fatiguant quand il dure trop long-tems.

Nous n'avons jamais été à portée de voir une ſorte de colique qu'on dit aujourd'hui être particulière aux vaiſſeaux ; & qui eſt attribuée à l'inſalubrité des émanations de la peinture, attendu qu'on n'obſerve cette colique que chez les officiers ſeulement. Il eſt très-poſſible, & même prouvé que les émanations de la peinture produiſent cet effet, cependant moins en mer qu'à terre où l'air eſt moins renouvelé. Nous avons navigué ſur des bâtimens marchands qui étoient nouvellement peints, mais où, à la vérité, la vie étoit ſobre & laborieuſe.

C'eſt une opinion aſſez généralement reçue, que le changement trop ſubit de climat eſt la cauſe de preſque toutes les maladies que l'on voit en mer. C'eſt en effet un principe certain en médecine, que le plus grand nombre des maladies ont leur ſource dans l'inſalubrité de l'atmoſphère. Mais on ſait auſſi que ce qui rend l'atmoſphère mal ſaine, n'eſt pas quelques degrés de chaleur de plus ou de moins ; c'eſt l'humidité, le croupiſſement & l'infection de l'air.

L'alternative du grand chaud au grand froid cause bien des maladies; mais pour cela il faut une sorte de surprise, ce qui ne peut jamais arriver dans un bâtiment; auquel il faut ordinairement douze ou quinze jours pour passer du grand froid au grand chaud.

On voit rarement des maladies sur terre produites par l'alternative du chaud & du froid, lorsqu'en même tems règne la sécheresse, si on en excepte des pleurésies & d'autres inflammations, mais qui n'ont point le caractère épidémique. Les lieux les plus sujets aux maladies malignes, sont ceux où l'air n'a pas un cours libre, & les plaines très-plates, qui conservent l'eau de la pluie: si la chaleur survient avec l'humidité, l'air s'infecte & produit des épidémies malignes. Sur mer, si l'air quelquefois manque d'agitation, il est au moins toujours libre; il ne peut y avoir en pleine mer d'exhalaisons malfaisantes.

Il est certain néanmoins que le changement de climat apporte du changement dans la constitution des températmens; mais ce changement s'opère en même tems sur les solides & les fluides, puisque les uns & les autres éprouvent l'effet du même agent; l'équilibre ne se détruit point, au

moins d'abord; les fonctions se font toujours, & la santé se soutient. Il faut que les tempéramens soient naturellement bien pétulans & bien sanguins, pour qu'à bord des bâtimens, où l'on ne se trouve à portée de presque aucun excès, la seule raréfaction, déterminée par la chaleur, puisse occasionner des hémorrhagies ou des épanchemens; c'est ce que nous n'avons pas eu occasion d'observer.

La raison est d'accord avec l'expérience: tous ceux qui s'embarquent pour un voyage de long cours, officiers & matelots, sont également exposés aux effets du changement de climat; mais les uns & les autres sont exposés à d'autres causes de maladies toutes différentes: les matelots, qui logent les uns sur les autres à l'entre-pont, obligés toujours de sécher leurs hardes sur leurs corps, & qui ont une nourriture beaucoup plus mal saine, sont beaucoup plus sujets aux maladies.

L'observation apprend, & les journaux des navigateurs font foi, que les épidémies & les mortalités ont toujours commencé par les équipages, & ne règnent sur les bâtimens, que lorsque la trop grande quantité de monde surcharge & infecte l'air de trop d'exhalaisons mal saines;

que lorſque les mauvais tems obligent de ſe tenir renfermés dans le bâtiment, & de reſpirer continuellement un air putride & infect, & qui le devient d'autant plus, qu'il ſe trouve de plus en plus échauffé & ſurchargé de la tranſpiration de beaucoup de perſonnes; que quand une navigation plus longue & plus périlleuſe, que celle à laquelle on s'attendoit, a porté l'ennui & la conſternation dans le cœur de l'équipage & des ſoldats; que quand enfin l'eau & les alimens manquent, ou ſont corrompus.

Il eſt fort rare de voir le ſcorbut ſe declarer dans les parages des Antilles, ainſi que dans les traverſées que l'on fait pour s'y rendre. Nous ne l'avons jamais vu aux îles que ſur deux ſujets, un blanc & un noir. Il étoit ſurvenu au blanc à la ſuite d'une fièvre maligne; le noir l'avoit contracté dans la traverſée d'Afrique en Amérique. Nous ſavons que le mauvais air des bâtimens négriers, toujours ſurchargés de monde, y rend cette maladie fort commune, quoique par ſa nature elle ſoit beaucoup plus rare dans les climats chauds que dans les climats froids.

Le ſcorbut nous a donc paru dépendre d'une double diſſolution du ſang, ſéreuſe

& putride, & différer de la diſſolution purement ſéreuſe qui conſtitue le chloroſis & la maladie d'Amérique qu'on nomme mal d'eſtomac, en ce que dans ces dernières il n'y a aucun mélange de putridité: il diffère auſſi des fièvres peſtilentielles, en ce que dans celles-ci la diſſolution paroît être purement putride & dans le plus haut degré, ſuivant ce que rapportent ceux qui ont vu ces maladies. Delà nous penſons que le ſcorbut qu'on appelle froid, & qui s'approche inſenſiblement par nuances de celui qu'on nomme chaud, eſt celui qui tient davantage à la première eſpèce de diſſolution, & que le chaud au contraire tient plus à la ſeconde.

Ce que nous avançons ici n'eſt pas de pure théorie. Voici l'obſervation.

Nous avons vu ce qu'on appelle le ſcorbut froid exiſter ſans fièvre, ſans beaucoup de chaleur, caractériſé par un ſentiment plutôt de froid que de chaud, par des Epulies, des Echymoſes en manière de coups de verges le long des lombes, des feſſes & des cuiſſes, par de grands placards noirs ſur les muſcles des jambes & des bras, qui devenoient en même tems fort durs; par de fauſſes anchyloſes, ſur-tout dans les

genoux; par des douleurs profondes dans toutes les extrémités inférieures, qui augmentoient le ſoir; par des douleurs extraordinaires dans les régions lombaires, & s'étendant le long des cuiſſes; ſouvent par des hydropiſies des jointures; quelquefois par le détachement des cartilages des côtes d'avec la portion oſſeuſe, détachement qui commence par une tumeur dans l'endroit de l'union, qui ſe raffermit quand le ſcorbut guérit, & finit enfin par l'hydropiſie, ou une défaillance ſubite en mangeant, en allant à la garde-robe, ou en s'habillant.

A l'ouverture des cadavres, nous avons toujours trouvé le ſang infiltré dans le tiſſu cellulaire de la peau & des muſcles; la membrane extérieure de tous les viſcères du bas-ventre ordinairement noire & macérée, tandis que les autres étoient blanches; le cœur flaſque & preſque vide; le ſang dans les gros vaiſſeaux noirâtre et diſſous, & les cadavres exhalant une odeur aigre, fétide, & nauſéabonde. Ceux qui s'étoient plaint le plus de maux de reins, avoient le tiſſu cellulaire des environs de ces organes extrêmement noir; les eaux des hydropiques étoient toujours ſanguinolentes; la ſynovie étoit rouge & grumeleuſe, & les

cartilages des jointures ſouvent érodés chez ceux ſur-tout qui avoient des hydropiſies des articles ; chez ceux dont les cartilages des côtes étoient vacillans, on y rencontroit une matière noire.

Dans le ſcorbut chaud, au contraire, nous avons preſque toujours vu de la fièvre, plus ou moins de chaleur, & plus ou moins de rapidité dans ſes progrès, ſuivant qu'il approchoit plus ou moins de la nature des fièvres peſtilentielles ; plutôt des pétéchies que des échymoſes. Nous avons vu cette eſpèce beaucoup plus contagieuſe & avec un degré de pourriture beaucoup plus grand, & être ſouvent la ſuite du ſcorbut de la première eſpèce.

Après la mort, les cadavres étoient auſſitôt corrompus & météoriſés, & ne préſentoient par-tout que les effets & le caractère de la pourriture ; la molleſſe & la lividité des chairs, une grande fétidité, le ſang plus noir & contenant plus d'air dégagé, beaucoup moins d'engorgement que dans l'eſpèce précèdente.

Telles ſont les obſervations que nous avons faites ſur le ſcorbut dans les hôpitaux où nous avons reſté long-tems. Le peu que nous en avons vu de produit à la mer,

nous a fait connoître qu'il n'étoit pas beaucoup différent de celui que nous avions obſervé dans les hôpitaux de Paris.



De l'effet du climat ſur les tempéramens, & des moyens d'y remédier ou de l'éviter.

Il ſuit de ce que nous avons avancé, que l'air aux Antilles a moins de reſſort qu'en France, ſon activité ne venant que de l'agitation où il ſe trouve : qu'il eſt chaud & humide depuis le mois de juin juſqu'en novembre, moins chaud & plus humide depuis novembre juſqu'en janvier, quelquefois juſqu'en mars ; ordinairement tempéré en février, mars & avril ; chaud & ſec en mai, & quelquefois en juin : que ſa température varie non-ſeulement par rapport à la ſaiſon, mais encore ſuivant la diſpoſition des lieux ; il eſt très-chaud dans les gorges abritées par les montagnes, toujours frais & humide dans les lieux élevés ; toujours humide dans les lieux aquatiques ; plus ſec dans les endroits dénués de ſources & de rivières : que, ſuivant les heures du jour, la température change encore ; frais le matin & le ſoir, ſouvent à incommoder, depuis le mois de novembre juſqu'au mois

d'avril, tandis qu'il fait toujours fort chaud dans la force du jour : tout d'un coup c'eſt une pluie d'orage aſſez froide & qui tombe par ſeaux; la nuée paſſée, c'eſt un ſoleil qui deſſèche tout-à-coup.

Nous avons encore obſervé que les alimens du pays étoient groſſiers, peu nourriſſans, & de nature froide tendante à l'acide; qualité qu'on ne corrige ſouvent que trop par la quantité de drogues âcres qu'on fait entrer dans les aſſaiſonnemens. Nous ajouterons encore que tout travail eſt dur & fatiguant aux îles; que les occaſions de chagrin & de déſeſpoir y ſont très-fréquentes, ainſi que celles de divertiſſement, d'excès & de débauche.

Celui qui arrive aux îles a d'abord le ſang raréfié & diſpoſé à l'inflammation, tant par la chaleur du climat que par la fatigue du voyage. Le principe vital s'irrite facilement à l'abord d'une chaleur ſubite. Mais l'effet ſecondaire de cette chaleur, eſt le relâchement qui ſuccède à la tenſion. Les ſolides ne tardent pas à ſe détendre, à ſe relâcher, & à perdre de leur action. Les ſucs qui ont été raréfiés, ſe diſſolvent & dépériſſent. Les organes bientôt affoiblis, les ſucs demeurent plus cruds, plus aqueux, ce qu'on appelle moins

animalisés. Cependant la chaleur humide entretenant toujours un mouvement de pourriture, rend la bile plus abondante; mais d'autant moins active, que les sucs d'où elle émane ont eux-mêmes peu d'activité. Delà ces constitutions molles, sensibles, pituiteuses & bilieuses que nous voyons aux îles. La bile dans l'état de santé, malgré son abondance, n'agit que foiblement sur les organes, laisse souvent stagner les humeurs dans les entrailles, & n'empêche, dans aucun âge, la génération d'une quantité de vers. Ce n'est que dans le cas de maladie, quand cette humeur a été échauffée par la fièvre, ou altérée par les passions de l'ame, que nous l'avons vue contracter une acrimonie insigne & corrosive.

Mais cette constitution, quoique générale, n'est pas égale dans toutes les saisons, dans tous les lieux, & chez toutes les personnes. Nous avons déja vu que dans les saisons chaudes & humides elle étoit plus bilieuse, ainsi que dans les lieux chauds & marécageux; que dans les saisons fraîches & humides, ainsi que dans les lieux fort élevés, dans les montagnes, elle étoit plus pituiteuse; que dans les saisons & les lieux secs & chauds, elle

devenoit plus sèche & plus inflammatoire, quand la sécheresse régnoit avec la fraîcheur.

A l'égard des personnes, les Européens qui arrivent viennent la plupart avec un sang riche, avec une fibre forte & roide que la chaleur parvient bientôt à relâcher, mais qui ne perd pas pour cela tout-à-coup sa première force & sa première vigueur. Ce n'est qu'avec le tems & après plusieurs années, que les solides & les fluides, par l'action constante d'une atmosphère chaude & le plus souvent humide, par le changement des alimens, ou par l'effet des maladies, perdent absolument leur première constitution, se *créolisent*, comme l'on dit, & que le tempérament se met à l'unisson du climat.

Aussitôt qu'on est débarqué, on est exposé à l'action de l'air de terre, qui est différent de celui de mer, & à celle de la chaleur qui est aussi plus grande à terre qu'en mer. Il s'ensuit nécessairement une révolution dans l'économie animale, d'autant plus sensible que les sujets ont été plus échauffés & plus fatigués par la mer; révolution qui, suivant les circonstances, peut être ou salutaire ou pernicieuse.

Il y a ensuite la propension à se laisser aller aux abus & aux excès des choses dont ils ont été privés sur mer. Delà, chez les arrivans, des maladies qui tiennent à la nature inflammatoire de leur tempérament, & que la nature du climat rend bientôt putrides.

Les Créoles au contraire, ainsi que ceux qui sont déja créolisés, ont la fibre naturellement molle, &, par cette même raison, les nerfs très-sensibles. Ils ont peu de force, mais beaucoup de véhémence; la vivacité se trouve à côté de la langueur, & l'activité près du découragement. La mollesse & la souplesse musculaire se trouvent réunies à la tension nerveuse : le corps & l'esprit sont aptes à tous les exercices, spécialement ceux des Créoles; mais ils sont incapables de se fixer & de résister long-tems au travail : ordinairement avides des plaisirs; mais absolument apathiques, si l'ame se tourne du côté de la tristesse. Leurs humeurs, qui tendent à la dissolution, & qui tendent plutôt à l'aigre qu'à l'alkalescence, ont cependant un degré d'acrimonie que leur donnent l'air salin, les alimens salés, & peut-être aussi les affections nerveuses. Elles sont dans l'état de santé moins près de la putréfaction, parce

que nos ſucs ſont d'autant plus éloignés de cet état, qu'ils ſont peu animaliſés : mais auſſi elles ſont plus près de la diſſolution ſéreuſe, parce que leur agrégation eſt moins parfaite. Outre qu'aux îles les tempéramens ſont pituiteux, bilieux, mous & ſenſibles, il y a beaucoup plus de perſonnes sèches que de graſſes, ſurtout celles qui ont les nerfs très-irritables. La peau eſt ordinairement douce, molle & blanche. Les femmes ſont pâles. On ne voit guères de tempérament ſanguin que chez les enfans qui, dans ces climats, ſur-tout dans les lieux ſains & ſecs, croiſſent très-promptement.

La fortune apporte encore des différences dans les tempéramens, à cauſe de la manière de vivre. Les perſonnes riches qui n'éprouvent ni miſère, ni chagrin, ni inquiétude, & qui vivent à l'européenne, c'eſt-à-dire qui uſent de bons alimens & s'amuſent, ont le tempérament plus fort & plus ſanguin que ceux qui ont des peines de corps & d'eſprit, & qui ſe nourriſſent mal, c'eſt-à-dire des alimens du pays. Leur ſang eſt mieux coloré, plus rutilant, & tend davantage à l'inflammation. Toutes les humeurs ſont en général mieux conſtituées; la bile eſt plus active; les embarras

qui ſe forment ont davantage le caractère de l'inflammation; les fièvres bilieuſes tendent beaucoup plus à la pourriture, & ont des ſuites beaucoup plus funeſtes que chez les autres où toutes les humeurs ſont lentes & muqueuſes, le ſang ſéreux & la bile peu active. Chez ceux-ci ce ſont les maladies chroniques qui ſont à craindre; mais ils ſont exempts des fièvres putrides malignes. Parmi les Nègres, les ſeuls ſujets à ces ſortes de fièvres ſont les Nègres domeſtiques qui font bonne chère. Ceux qui boivent beaucoup de taffia ſont ſouvent attaqués d'inflammations au foie, au bas-ventre, ou à la poitrine, leſquelles ſont toujours fort dangereuſes & difficiles à guérir.

La fortune & l'aiſance cependant n'empêchent pas les perſonnes riches de tomber tout-à-coup dans une ſorte d'anéantiſſement d'eſtomac; maladie qui conſiſte dans une dépravation des digeſtions qui deviennent de plus en plus difficiles, avec une ſorte de foibleſſe & d'anéantiſſement dans toutes les parties du corps. Cette maladie, qui eſt très-commune aux îles, vient ſouvent à la ſuite d'une indigeſtion même légère : ſouvent, dans les premiers jours, le malade ne s'en apperçoit pas lui-même;

ARCHIVES

ce ſont ſes amis qui l'en avertiſſent. Les perſonnes dont les nerfs ſont fort ſenſibles y ſont plus ſujettes que les autres. Nous ne parlons pas des affections vaporeuſes que la molleſſe & l'abus des plaiſirs occaſionnent chez les femmes riches aux îles. On ſait que c'eſt la même choſe par-tout. Le tempérament inné conſerve toujours dans la conſtitution un caractère que l'influence du climat & l'effet des maladies ont bien de la peine à effacer. Un homme qui naît avec des organes bien conſtitués, forts & robuſtes, un tempérament ſanguin par conſéquent, conſerve d'abord cette conſtitution dans ſon enfance. S'il eſt aiſé & qu'il ſe nourriſſe bien, cet état ſe ſoutient dans la jeuneſſe, pourvû que la débauche ne le détruiſe pas. Nous avons remarqué qu'aux îles la débauche étoit la ſeule cauſe du dépériſſement des bonnes conſtitutions chez les jeunes Créoles: l'échauffement & l'épuiſement qui en réſultent les deſſèchent; leur tempérament, de ſanguin qu'il étoit auparavant, devient ſec, pituiteux, & les maux de nerfs les accablent.

Les maladies que peut eſſuyer un jeune homme né avec un tempérament ſanguin, ne produiſent pas ce même effet: elles altèrent bien pour un temps ſa conſtitution;

mais ſes organes, doués d'une force que la nature y a poſée elle-même dès la première conformation, reprennent bientôt le deſſus, & le tempérament, au bout de quelque tems, ſe rétablit dans ſon premier état.

Nous ſommes bien éloignés de regarder ce tempérament comme commun dans les îles.

Nous obſerverons que, quoique cette conſtitution ne ſoit point analogue avec le climat, & qu'elle mette ceux qui en ſont doués dans le cas d'eſſuyer ſouvent des maladies inflammatoires, ſur-tout à la poitrine, cependant elle ſe ſoutient beaucoup mieux chez les Créoles que chez les Européens qui arrivent. Les organes des premiers, accoutumés aux impreſſions de la chaleur, ſe prêtent beaucoup mieux à ſes effets; les maladies qu'ils ſont ont bien le caractère de leur conſtitution, & exigent un traitement analogue; mais quand ils ſe ménagent, ils ne ſont pas plus ſujets aux maladies que les autres: s'ils ont la fibre forte, elle eſt en même tems ſouple. Les tempéramens bilieux & ſecs, qui ſont plus communs aux îles, l'ont au contraire plus tendue.

Les Européens, ainſi que les Créoles qui ont paſſé un certain tems en France,

& qui ont un tempérament ſanguin, éprouvent de grandes révolutions en arrivant en Amérique, ſur-tout s'ils donnent dans les excès où la nature de leur tempérament les porte naturellement. Autrement l'action lente de la chaleur & des autres agens influe inſenſiblement, attaque peu à peu leur conſtitution primitive, ſur-tout chez les Européens, juſqu'à la faire diſparoître, ou au moins la maſquer entièrement. Si, dans la ſuite, les fièvres, le chagrin & l'inquiétude s'y joignent, le tempérament s'altère au point que les ſujets tombent dans un état cachectique qui les oblige de faire un nouveau voyage de France, s'ils veulent éviter une fin prématurée & languiſſante. Les Créoles bien conſtitués, & qui n'ont pas ſorti du pays, n'éprouvent pas ces révolutions. Ce qui prouve encore le changement ſingulier que le climat des Antilles apporte dans la conſtitution du ſang, en le rendant moins abondant, plus ſéreux & moins fougueux; c'eſt que nous avons vu beaucoup de gens avoir été ſujets en France à des hémorrhagies, ſoit du nez, ſoit de la poitrine, &c. & ne s'en être plus reſſentis après un certain tems de ſéjour aux îles: c'eſt encore le moins de force & la pâleur terne qui

font aiſément reconnoître celui qui ſe créoliſe, c'eſt-à-dire, qui s'habitue au climat. Nous ne prétendons pas néanmoins avancer que les hémorrhagies ne puiſſent arriver aux îles; nous y en avons vu de toute eſpèce, produites par l'éroſion, l'engorgement, & la rupture des vaiſſeaux; mais il paroît toujours que celles qui ſont occaſionnées en France, par une trop grande quantité d'un ſang trop louable, ſont beaucoup moins fréquentes en Amérique. La maladie la plus ordinaire chez les femmes, & ſur-tout chez les demoiſelles qui ne ſont pas mariées de bonne heure, c'eſt la ſuppreſſion des règles; mais elle ne cauſe point aux îles les mêmes déſordres qu'en France: les pâles couleurs en ſont ſouvent les ſeules ſuites.

Les conſtitutions ſont ordinairement plus fortes & plus ſanguines dans les endroits les plus ſains, c'eſt-à-dire, dans les lieux ſecs, bien aérés, moyennement élevés, & qui ſe trouvent ſitués entre la chaleur du bas des côtes & la fraîcheur humide du haut des montagnes.

Quand le tempérament ſanguin eſt joint à beaucoup de molleſſe dans la fibre, il dégénère bientôt aux îles en tempéra-

ment bilieux : s'il a trop de rigidité, il devient atrabilaire.

Les tempéramens bilieux se rencontrent fréquemment chez les personnes qui, quoique riches & se nourrissant bien, ont du chagrin & de l'inquiétude, & qui habitent les lieux bas & marécageux. On observe chez ces derniers un mélange de bile & de phlegme, & pour l'ordinaire des obstructions habituelles au foie & à la rate, qui impriment sur leur visage une paleur terne & jaunâtre, qu'on connoît aux îles sous le nom de couleur à *patates*, (ce sont des racines que l'on mange dans le pays), & qui distingue les habitans des paletuviers près de la mer; tandis que ceux des montagnes fraîches & trop humides ont une couleur pâle & sont bouffis, ce qui indique un tempérament trop pituiteux. Ceux des montagnes sèches & arides se reconnoissent à une température sèche, & à un teint basané & noirâtre qui indique le tempérament atrabilaire.

De tous les tempéramens, ceux qui réussissent le mieux aux îles, sont les secs & les pituiteux, pourvu que l'estomac soit bon, qu'il ne s'y amasse pas trop de crudités, & que l'action des vaisseaux soit assez forte pour entretenir entre les par-

ties du ſang un degré de cohéſion qui les empêche de tomber en diſſolution. Ces ſortes de conſtitutions qui ne ſont point fougueuſes, ſe livrent rarement aux excès, & ſupportent aiſément toutes les viciſſitudes, & ſur-tout les impreſſions de la chaleur.

Mais ſi le tempérament phlegmatique eſt accompagné de foibleſſe des organes, de l'eſtomac ſur-tout, les ſucs ſont mal élaborés, & abondent en crudités; le ſang eſt d'une texture plus foible, la bile eſt peu active. C'eſt le tempérament le plus ordinaire chez les nègres et les pauvres qui ſont depuis long-temps dans le pays; ils n'ont point à craindre les maladies vives, ſanguines ni putrides : mais un Européen qui paſſe avec un pareil tempérament, tombe bientôt dans un état de cachexie, & finit par périr au bout de quelques années, d'obſtructions & d'hydropiſie. Les Créoles vivent long-temps avec ce tempérament.

Les tempéramens bilieux ſont ceux qui réuſſiſſent le moins aux iſles, et ceux qui demandent le plus de ménagement. Ceux qui ſont bilieux & ſecs, ont beaucoup à craindre des premiers effets de la chaleur, & ſur-tout de l'abus des plaiſirs auxquels leur tempérament les fait incliner. Ceux qui

ſont humides, ont plus à craindre pour les ſuites : la bile qui augmente par l'effet de la chaleur humide, détermine ſouvent des fièvres bilieuſes, qui deviennent ordinairement malignes ; il ſe forme fréquemment des engorgemens de bile dans les viſcères, dans le foie ſur-tout ; & les perſonnes bilieuſes, aux îles, ont preſque toujours le foie obſtrué. Sous le vent des îles, c'eſt-à-dire, au bas de la côte de l'oueſt, dans les gorges où les montagnes mettent à l'abri du vent, & concentrent la chaleur, la bile domine beaucoup, mais ne tend point à la pourriture, comme dans les lieux bas & humides ; les maladies qu'elle occaſionne ſont des obſtructions au foie, des inflammations & des abſcès.

Les Provençaux, quoique nés dans un climat plus chaud, & plus habitués à la chaleur que les autres habitans de la France, s'accoutument cependant plus difficilement aux îles ; nous penſons que c'eſt à cauſe de leur tempérament naturellement bilieux, & de leur caractère ſenſible qui leur fait toujours prendre fort à cœur les différens événemens qui leur arrivent.

Tout homme, aux îles, dont l'état eſt de travailler à l'ardeur du ſoleil, à la pluie,

ou dans l'humidité des bois, éprouve une révolution beaucoup plus grande & plus prompte que celui dont la profeſſion eſt de travailler à couvert. C'eſt par cette raiſon que la culture de la terre paroît être impraticable par les bras des Blancs, & que les Nègres nés dans le pays, ou dans un climat ſemblable, & accoutumés dès leur jeuneſſe à ce travail, réuſſiſſent beaucoup mieux que les pauvres Blancs qui, quoique également accoutumés au travail en France, ne le ſupportent qu'avec peine aux îles, lorſqu'ils veulent ſe mettre à terraſſer ou à défricher des bois. C'eſt ordinairement d'anciens ſoldats & d'anciens matelots reſtés dans le pays, qui s'occupent de ces exercices, auxquels ils ne réſiſtent pendant quelque tems, que par la quantité de rhum ou de taffia qu'ils boivent; mais au bout de quelques années, on les voit bientôt tomber dans un état de cachexie, être attaqués d'obſtructions, particulièrement à la rate, & ſuccomber ſous le poids de la miſère, quoiqu'ils euſſent toujours aſſez bien ſoutenu les fatigues de leurs premiers états. Nous avons toujours vu les ſoldats & les matelots conſerver leur ſanté, & n'avoir que quelques maladies particulières, tant qu'ils ont été

ſages, & qu'ils n'ont pas reſté dans de mauvais ports & de mauvaiſes garniſons. Mais les ports les plus aſſurés pour les vaiſſeaux ſont ceux qui ſont les plus abrités, où la mer eſt plus tranquille, & dont le fond eſt de vaſe, les plus mal ſains par conſéquent. Les grands forts ſont dans les lieux preſque inacceſſibles, ſur les montagnes, & par conſéquent leur ſituation eſt plus ſaine. Dans les lieux mal ſains, les milices nationales de Mulâtres libres y réuſſiſſent aſſez, parce que ces ſortes de gens ſont habitués à reſpirer l'air des marécages.

Le réſumé de tout ce que nous avons dit, eſt que l'influence du climat des Antilles, & des choſes non naturelles, cauſe, dans les humeurs de ceux qui arrivent, une turgeſcence plus ou moins grande, ſuivant que leur tempérament eſt plus ou moins vif & ſanguin; que cette turgeſcence eſt une diſpoſition à la maladie, mais qu'il eſt fort rare qu'elle ait ſon effet par elle-même, ſi d'autres cauſes ſecondaires ne viennent la mettre en jeu; que l'effet ſecondaire du climat eſt de relâcher les ſolides, & d'affoiblir les organes; de diminuer par conſéquent la force aggrégative du ſang & l'activité des humeurs, de les laiſſer plus crues, plus lentes, &

moins animaliſées; qu'ainſi le tempérament national eſt mou, ſenſible, pituiteux & bilieux, mais que ce tempérament étoit dans le cas d'avoir des nuances vers d'autres tempéramens oppoſés; que ceux qui réſiſtoient le plus, aux îles, étoient le pituiteux & le ſec; que celui qui réſiſtoit le moins étoit le bilieux; & enfin que les tempéramens forts & ſanguins avoient beſoin de beaucoup de ménagement d'abord. Nous allons maintenant entrer dans le détail des précautions & des moyens à prendre pour conſerver la ſanté.

Quand les paſſagers arrivent aux îles, & qu'ils débarquent, ſi la traverſée a été douce, comme elle l'eſt ordinairement, il eſt fort rare que la ſeule révolution qu'ils éprouvent puiſſe par elle-même détruire l'équilibre, & produire une maladie décidée. Mais il arrive quelquefois que lorſqu'on a été fort échauffé par une traverſée longue & fatigante, on porte en ſoi le germe d'une maladie, quoiqu'on paroiſſe aſſez bien ſe porter, & que la révolution de la terre le diſſipe ou le développe. Quand on eſt dans ce cas, on doit ſentir la néceſſité où l'on eſt de prendre les plus grandes précautions.

Autrefois les paſſagers qui arrivoient

aux îles étoient pris d'une maladie particulière qu'on nommoit mal de Siam, parce qu'on croyoit que les premiers qui en avoient été attaqués venoient de Siam, & que cette maladie en avoit été apportée. C'étoit une ſorte de fièvre colliquative, très-aigue, commençant par un grand mal de tête; elle étoit accompagnée de proſtration de forces, de défaillances & de ſyncopes: ce qui faiſoit ſon caractère c'étoient les hémorrhagies; le malade rendoit le ſang par toutes les voies; il devenoit jaune, & périſſoit dans deux ou trois jours. Cette maladie, qui étoit contagieuſe, fut d'abord traitée par d'abondantes ſaignées, mais ſans ſuccès: on fut plus heureux moyennant l'uſage intérieur des acides, & leur application extérieure. Ce que nous avançons ici n'eſt que ſur le rapport des autres; cette maladie n'exiſtoit plus à notre arrivée aux Antilles. Quelles ont été ſes cauſes qui probablement n'ont été que paſſagères? Quelles ont été celles de ſon extinction? Les cauſes de cette maladie exiſtoient-elles dans le pays? ſe rencontroient-elles dans les bâtimens? ou étoit-ce dans l'atmoſphère qu'on traverſoit dans la route?

Cette maladie ne paroiſſoit point provenir des parages que l'on traverſoit, puiſ-

que les bâtimens, après avoir traversé les mêmes parages, en étoient éxempts, quand ils avoient une autre destination. Ses causes ne pouvoient pas non plus résider dans l'intérieur du bâtiment, puisque d'autres bâtimens construits, armés & avitaillés de même, ne l'éprouvoient pas, quand ils alloient en d'autres endroits : enfin elle n'étoit pas endémique dans le pays, puisqu'elle ne prenoit qu'aux arrivans, en sortant des bâtimens; & quand d'autres l'avoient, ce n'étoit que par le moyen de la contagion. Mais ce qui paroît éclaircir la difficulté, c'est que cette maladie n'a régné que pendant le tems qu'on a mis à défricher les terres basses & marécageuses des bords de la mer; qu'elle est devenue plus rare à mesure qu'elles se sont desséchées, & qu'elle s'est enfin éteinte, quand elles l'ont été presque entièrement. Ces exhalaisons, qui ne faisoient rien à ceux qui y étoient habitués, (comme nous voyons encore que, dans les lieux mal sains, il meurt beaucoup moins de ceux qui y demeurent habituellement, que de ceux qui ne font qu'y passer ou y arriver), saisissoient les Européens accoutumés à un air tout différent, déja échauffés par la

traverſée, & qui ſouvent y donnoient encore lieu par les excès auxquels ils ſe livroient en débarquant. On n'a pas vu ſouvent cette maladie à la Baſſe-Terre-Guadeloupe qui eſt un endroit ſec: elle étoit très-fréquente au fort royal de la Martinique, & à Saint-Pierre.

Il faut aux îles environ dix-huit mois ou deux ans, ſuivant la plus ou moins grande roideur de la fibre, pour que le tempérament ſe faſſe au climat. C'eſt par conſéquent dans ce tems qu'il faut uſer de plus de précautions, en évitant tous les excès.

Les excès les plus nuiſibles aux îles, ſur-tout pour les arrivans d'Europe, qui ont les humeurs échauffées, & par cette raiſon une pente plus forte vers les plaiſirs, ſont ceux des femmes, du vin, des liqueurs, de la danſe & du jeu, par conſéquent des veilles, ceux de la table: d'autres ſe livrent trop tôt à une marche forte, ou à un travail pénible, ou s'expoſent ſans précautions au ſoleil & aux injures de l'air, à la pluie & au ſerein. Il y a l'excès des précautions qui a auſſi ſes inconvéniens.

Il eſt aiſé de concevoir que ſi, au lieu de ſe repoſer & de ſe rafraîchir, en arrivant,

vant, pendant une quinzaine de jours ou trois ſemaines, on ſe livre à ſes plaiſirs, du côté des femmes, de la danſe ou des veilles : ces excès qui échauffent & épuiſent en même tems, déterminent des maladies inflammatoires d'autant plus violentes & d'autant plus promptes, que les humeurs déja échauffées ſont plus ſuſceptibles de raréfaction & d'engouement; & que les ſolides étant déjà érétiſés & abattus par l'épuiſement, l'action vitale eſt dans le cas de ſuccomber auſſitôt que l'érétiſme tombe. Il eſt encore d'autant plus difficile de porter remède à ces fièvres, que provenant de deux principes tout-à-fait différens, l'inflammation & l'épuiſement, il n'eſt guère poſſible de remédier à l'un ſans nuire à l'autre : les moyens propres à tempérer l'inflammation ne ſont pas propres à relever les forces, comme ceux propres à relever les forces ne calment pas l'inflammation. On eſt ſouvent obligé de s'en tenir aux grands ſoins, c'eſt-à-dire à beaucoup d'aſſiduités de la part de ceux qui gardent, (la plupart des malades périſſant aux îles, faute de ces ſoins qui ne dépendent pas du Médecin), aux boiſſons tempérantes, & aux lavemens de même nature ; les

ſaignées devant être très-modérées, à cauſe de l'épuiſement.

L'abus du vin & des liqueurs échauffe & enflamme le ſang, préciſément dans un tems qu'il auroit beſoin d'être rafraîchi. Si les tempéramens ſont vifs & ſanguins, il réſulte de ces excès, des maladies inflammatoires très-dangereuſes. Le vin pur & les liqueurs, quoique néceſſaires priſes modérément, comme cordiales & ſtomachiques, quand le ſang péche par la diſſolution, & les ſolides par le relâchement, ſont ſouvent pernicieuſes pour un arrivant qui a la fibre forte & le ſang diſpoſé à l'inflammation.

Si, après que l'influence du climat a changé la nature du ſang, le vin pur, & les liqueurs priſes modérément, ſont devenues néceſſaires, il ne s'enſuit pas pour cela que leur abus ne puiſſe nuire, ſur-tout ſi l'habitude n'y a pas rendu inſenſible, comme il arrive chez les ivrognes de profeſſion. On a toujours à craindre les effets de la raréfaction du ſang, & celui de l'agacement des nerfs. Ceux qui donnent dans l'ivrognerie ſont ſujets, comme en France, au tremblement, à la paralyſie, & aux maladies du foie. L'excès de molleſſe & d'oiſiveté ne peut que pré-

venir les maladies qui ont coutume d'attaquer les débarquans: mais, à la longue, le tempérament s'affoiblit beaucoup plus que si on prenoit un exercice modéré; il devient vaporeux & languissant; l'action musculaire s'affoiblit, tandis que la sensibilité nerveuse augmente & devient presque insupportable. Ce genre de vie, d'un autre côté, irrite les passions, & détermine à tomber dans les excès dont nous venons de parler.

Si la vie oisive est pernicieuse, l'abus du travail l'est encore plus; & il est d'autant plus à craindre, qu'on est plus nouvellement débarqué, qu'on a le sang & les humeurs plus échauffés & plus disposés à l'inflammation.

Les voyages à pied sont cause de la perte de beaucoup de nouveaux débarqués. Beaucoup de gens, en arrivant aux îles, sont chargés de lettres de recommandation pour des personnes souvent éloignées du lieu de leur débarquement; d'autres ont des affaires, & font le plutôt possible les démarches nécessaires, d'autant que la vie étant plus dispendieuse qu'en France, bien des gens ne se soucient pas de rester long-tems dans les auberges à dépenser leur argent; d'autres

viennent pour faire la pacotille, & courent à pied & le corps chargé pour vendre leurs marchandiſes dans les habitations. Comme ordinairement le gain qu'ils font ne répond pas à l'idée qu'ils s'en étoient faite, ils joignent l'abſtinence à la fatigue, ſe paſſent ſouvent du néceſſaire, afin de profiter du gain qu'ils peuvent faire : cette manière de vivre les échauffe, & finit par les exténuer. C'eſt ainſi qu'on voit périr aux îles les deux tiers des Européens qui viennent avec une pacotille médiocre; tandis que l'autre tiers, c'eſt-à-dire ceux qui ont été élevés dès l'enfance à ce genre de ſobriété & de fatigue, réuſſit & fait fortune. Nous avons obſervé que la misère, le chagrin, l'ambition & la débauche faiſoient périr aux îles beaucoup plus d'Européens que les fièvres du pays.

Trois choſes ſont à éviter aux îles pour ceux qui voyagent tant à pied qu'à cheval : le grand ſoleil, la pluie & le ſerein du ſoir. Quoique le vent qu'il fait continuellement rende la chaleur ſupportable, cependant l'action immédiate du ſoleil eſt toujours plus forte qu'en France; les fleurs après le lever du ſoleil n'ont plus d'odeur; les coups de ſoleil très communs ſont cauſe qu'il ſe fait des raréfactions ſubites

dans les humeurs, qui déterminent des fièvres d'insolation, des maux de tête violens, & qui épuisent par les sueurs. Les boissons acides & astringentes, comme la limonade, le jus de pomme d'acajou avec de l'eau & une goute de rhum, modèrent les effets de la chaleur; mais ce que nous croyons encore plus convenable, c'est un peu de vin avec beaucoup d'eau.

Il est dangereux de se laisser mouiller par la pluie en Amérique; c'est ordinairement ce qui détermine les fièvres du pays, sur-tout si on laisse sécher sur soi ses habits & son linge; & encore plus si c'est une pluie froide, comme sont les pluies d'orage, qui surviennent après un soleil fort chaud & quand on est en sueur.

Il est d'usage dans le pays d'offrir aux voyageurs qui ont essuyé cèt événement, un peu de rhum ou d'eau de vie; ce petit coup réveille le genre nerveux, relève l'action des vaisseaux, & rétablit la transpiration. Mais quand on a un bon parasol, on se met à sa volonté à l'abri du soleil & de la pluie.

Le têms où le soleil est le plus à craindre est celui où il passe au zénith: il y passe, comme l'on sait, deux fois l'année entre les tropiques & l'équateur. Les apoplexies

ſont alors communes ; elles ſont ſanguines chez les tempéramens ſanguins, & ſéreuſes chez les autres : il faut par conſéquent alors beaucoup plus de ménagement.

Dans tous les pays chauds & humides le ſerein du ſoir eſt nuiſible. L'humidité condenſée dans l'air par la fraîcheur, les vapeurs de la terre qui ne ſont plus dilatées par la préſence du ſoleil, tendent & retombent vers la terre, s'appliquent ſur la peau, la pénètrent & la reſſerrent; elles bouchent les pores, & déterminent ainſi les maladies que la ſuppreſſion de la tranſpiration a coutume de produire.

De l'excès du travail, il réſulte néceſſairement les mêmes inconvéniens que de celui de la marche, ſur-tout ſi c'eſt un travail en plein air : il échauffe les arrivans & exténue les autres. Les premiers doivent beaucoup ſe rafraîchir; les ſeconds doivent ſe ſoutenir par l'uſage du vin & des analeptiques convenables.

Un autre genre de travail, & dont l'abus eſt encore auſſi nuiſible que celui du précédent, c'eſt le travail d'eſprit. Il y a aux îles beaucoup de ſenſibilité & de tenſion dans les nerfs, mais peu de force. L'étude, la ſimple lecture même eſt fatigante à cauſe de la chaleur. Ceux qui par

état ſont obligés de s'en faire une occupation continuelle, ſont encore plus ſujets qu'en France aux maladies des gens de lettres, aux maladies du foie & des entrailles : il faut, pour prévenir ces maladies, entremêler l'étude de beaucoup de diſſipation, & la rendre le plus agréable qu'il eſt poſſible.

Celui qui étudie n'a pas toujours des objets agréables dans l'imagination ; & tout le monde ſait combien ſont pernicieuſes aux îles les peines d'eſprit, l'inquiétude & le chagrin. Les paſſions ſont toujours d'autant plus fortes, que les nerfs ſont plus ſenſibles ; elles agiſſent en raiſon de leur force & de la diſpoſition qu'elles trouvent. Ces paſſions qui, à motifs égaux, affectent davantage l'homme d'étude que celui qui travaille du corps ou qui s'amuſe, l'homme d'eſprit que l'homme ordinaire, précipitent dans la mélancholie, & la mélancholie fait des progrès rapides aux îles.

Les paſſions de l'ame influent toujours beaucoup aux îles ſur la ſanté. Il eſt rare de voir les perſonnes gaies & contentes être malades ; mais il ne faut pas cependant que cette gaieté de caractère porte à abuſer des plaiſirs. Nous n'avons vu la colère très-dangereuſe que pour les arri-

vans. Ce n'eſt pas cependant que nous penſions qu'elle ſoit ſans danger chez les autres; nous avons vu chez des Créoles la colère déterminer au bas-ventre & à la poitrine, des maladies inflammatoires dont ils ont été les victimes. L'ennui eſt très-pernicieux par-tout, ſur-tout aux îles où une monotonie générale y porte naturellement. Celui qui s'ennuie deſire ſon pays, ne voit plus que le rebutant de l'endroit où il ſe trouve; les humeurs ſe ralentiſſent & ſe dépravent; il ſe forme ſouvent des concrétions dans les gros vaiſſeaux & au cœur, & les ſujets finiſſent par périr dans le maraſme ou dans la bouffiſſure, ſuite de l'obſtruction des viſcères.

Nous avons déja dit qu'on mangeoit beaucoup aux îles; l'air ſalin & vif y excite l'appétit: il faut cependant ſavoir ſe modérer; le relâchement de l'eſtomac y rend les indigeſtions communes, ſur-tout celles de veau, de porc & de tortue, & les mauvaiſes digeſtions encore plus fréquentes. Ce ſont les mauvaiſes digeſtions qui forment la ſaburre qui devient dans la ſuite le principe des maladies vermineuſes ſi fréquentes dans tous les âges, & des fièvres putrides.

Pour éviter ces maladies, il faut manger

modérément, boire à ses repas du vin avec moitié eau, & prendre à la fin un doigt de vin pour donner un aiguillon à l'estomac.

Les vivres du pays, quoique grossiers & peu nourissans, & même les salaisons, ne sont pas aussi mauvais qu'on se l'imagine. Il faut cependant assaisonner les racines & le poisson de mer, dont on fait beaucoup d'usage, avec des choses propres à les faire digérer. Les salaisons & ces ingrédiens peuvent bien rendre la lymphe un peu plus âcre: mais comme les couloirs sont toujours très-libres, cette acrimonie se dépure par les sueurs & par les urines; &, malgré le préjugé, nous n'avons pas vu beaucoup de monde s'en trouver incommodé, & en général nous avons vu le scorbut, qu'on dit être produit par ces alimens, beaucoup moins fréquent aux îles qu'en France, quoique la plupart des Américains prétendent l'avoir tous, & qu'il fait partie de leur constitution. On prend aux îles pour scorbut la simple érosion des gencives, causée par une salive âcre, mais sans épulies ni pourriture, ni aucun autre signe qui caractérise le scorbut. A Saint-Domingue on appelle diarrhée scorbutique une sorte de diarrhée le plus

ſouvent mortelle, qui attaque les Nègres, & qui eſt l'effet de la langueur & du maraſme.

Enfin un dernier abus dont on ne ſe doute pas, & qui eſt auſſi fort nuiſible, c'eſt l'abus des précautions: cet abus eſt celui des perſonnes raiſonnables & ſenſées qui, préférant de conſerver leur ſanté à ſatisfaire leurs plaiſirs, ont écouté, & ſuivent trop à la lettre, les avis que leur ont donnés, avant de partir de France, ceux qui ne connoiſſent pas le pays, & qui croient que, parce que les Antilles ſont ſous la zone torride, tout y eſt bouillant, que le ſang bout dans les veines, qu'on doit être décidément victime du climat, ſans les plus grandes précautions, & ſi on ne ſe rafraîchit exceſſivement & pendant long-tems; qui conſeillent de déſemplir les vaiſſeaux par la ſaignée faite en arrivant, qui interdiſent l'uſage du vin & de tout ce qui peut fortifier, & qui conſeillent beaucoup de bains, de limonade, & de boiſſons rafraîchiſſantes. Puiſque, diſent-ils, la nature n'a pas mis de vin dans ces contrées brûlantes, il n'y eſt pas néceſſaire; elle y a mis au contraire beaucoup de citrons & d'oranges, elle a placé le remède à côté du mal: mais

ils ne font pas attention que la canelle & les autres aromates échauffans s'y trouvent aussi; ils ne font pas attention non plus que le climat a beau être chaud, qu'il est d'expérience que les tempéramens finissent par devenir languissans & froids, & que le régime qu'ils conseillent ne peut s'étendre que jusqu'à un certain point.

Ceux en effet qui donnent dans cet abus, évitent à la vérité les maladies inflammatoires & de raréfaction, que causent ordinairement les autres excès chez ceux qui arrivent; mais le fréquent usage des bains domestiques & tièdes sur-tout, celui des limonades & autres boissons acides, ne tardent point à détruire l'action de l'estomac: ils n'ont pas d'indigestions marquées, parce qu'ils se ménagent; mais les digestions deviennent mauvaises, la saburre s'amasse, & au bout de trois ou quatre mois il se déclare une fièvre putride.

Nous résumons des principes & des faits que nous venons d'avancer, que pour conserver sa santé aux îles, il faut d'abord choisir le lieu le plus sain autant qu'il est possible; c'est-à-dire, un lieu où le vent ne soit point arrêté, où par conséquent la chaleur ne soit pas si grande, qui soit sec, pas fort éloigné de la mer, & qui ne

ſoit pas voiſin des paletuviers ni des marécages : ſe tranquilliſer & ſe rafraîchir en débarquant, ſans donner cependant dans l'excès de précautions dont nous venons de parler ; de tems à autre quelques verres d'orangeade avec l'orange amère ou aigre; quelques bains dans une rivière bien coulante, bien nette & bien pure, ſans néanmoins s'en faire une habitude : éviter tous les excès dont nous avons parlé : ne ſortir jamais qu'avec un paraſol qui ſert pour le ſoleil ou pour la pluie ; ne point reſter dehors pendant le ſerein du ſoir; ſe coucher de bonne heure, & ſe lever avant le ſoleil, afin de profiter de la fraîcheur & de la ſalubrité de l'air du matin: ne point trop ſe fatiguer, ne point demeurer non plus dans l'inaction ; l'exercice modéré du cheval eſt très-ſalutaire aux îles: éviter de ſe mouiller, & changer de linge auſſitôt qu'on a été trempé par la pluie ou par la ſueur ; les habitans aux îles ſont dans l'uſage de préſenter du linge aux étrangers qui arrivent, quand ils ſont mouillés : ſe tenir le corps propre & l'eſprit gai le plus qu'il eſt poſſible ; éviter les paſſions, ſur-tout les affections triſtes de l'ame, les trop fortes contentions d'eſprit; ſavoir ſe réſigner & prendre les évé-

nemens comme ils viennent : manger modérément, & ce qui fait le plus de plaiſir : uſer enfin de tout ce qu'il eſt permis d'uſer, & être modéré ſur tout. Ce ſont là les règles de conduite que nous avons à donner pour conſerver ſa ſanté dans ſon intégrité.

Il eſt d'uſage aux îles de ſe vêtir très-à la légère, & d'être preſque toujours en petite veſte de toile de coton. Cette manière de ſe mettre, qui échauffe moins & ſe charge de moins d'eau quand on eſt expoſé à la pluie, a cependant un inconvénient pour les Européens qui arrivent, & dont la peau n'eſt pas encore accoutumée aux impreſſions du ſoleil. Quoique ces vêtemens ſoient blancs, les rayons paſſent encore à travers, & ſont dans le cas d'incommoder, ſi on n'eſt pas muni d'un paraſol. C'eſt pourquoi nous croyons qu'il convient, ſans ſe charger de vêtemens inutiles & incommodes, de ne pas ſe mettre ſi fort à la légère dès en arrivant. D'ailleurs, quoiqu'on ſoit peu vêtu, on eſt bientôt couvert de ſueur pour peu que l'on s'exerce : ſi on paſſe enſuite à un vent frais, comme il arrive toujours dès que l'on ceſſe de ſe remuer, la ſueur qui ſe refroidit glace la peau. Il y

a des perſonnes prudentes qui, pour éviter ces ſortes de refroidiſſemens, & les maladies qui en ſont les ſuites, portent ſous leur chemiſe un gilet de ſerge qui boit la ſueur, & la conſerve dans une ſorte d'état de vapeurs qui n'a pas le même inconvénient que quand elle eſt ramaſſée en eau.

La chaleur qu'il fait aux îles engage à coucher preſque nuds. Les lits de plume ſont exclus : on ſe ſert de matelas de coton qui ſont durs, mais frais; on couche auſſi dans des hamacs. Nous avons obſervé que l'habitude où l'on eſt aux îles de ſe tenir le jour dans des hamacs interrompt les digeſtions, les rend mauvaiſes, & par cette raiſon paroît être une cauſe de maladie, & ſur-tout d'obſtructions qui proviennent preſque toujours primitivement d'un vice de l'eſtomac.



DES Causes des Maladies, & des Moyens de les éviter.

SI la foiblesse du tempérament ou la fragilité humaine a déja fait céder aux causes extérieures dont nous avons parlé, alors il doit exister dans les solides ou dans les fluides un vice qui dérange la santé, soit que le sujet s'en apperçoive, soit qu'il ne s'en apperçoive pas encore.

Il n'est point entré dans notre plan de traiter des maladies organiques, mais seulement des indispositions qui mènent à ces maladies, des maladies simples, ou des principes des maladies. Nous avons déja imprimé à la Guadeloupe l'Histoire du pays, & nous avons donné nos observations à ce sujet beaucoup plus en détail à la Société Royale de Médecine.

Nous avons vu ci-devant que l'effet des causes extérieures tendoit au relâchement des solides, à l'affoiblissement des organes, & à l'appauvrissement (si on veut nous passer ce terme) du sang & des humeurs.

Nous avons vu aussi que les principales causes conjointes des maladies, & qui dé-

rivent des premières, étoient la ſaburre de l'eſtomac, les matières vermineuſes & putrides, la propenſion à la fonte bilieuſe, la lenteur & l'épaiſſiſſement de la lymphe, ſon acrimonie, & ſouvent l'épuiſement du ſuc nourricier : que chez les arrivans c'étoit la raréfaction & l'inflammation du ſang qu'on avoit à combattre, quand on ne l'avoit point prévenue, l'exaltation de la bile, & l'épuiſement ſubit des forces.

Tant que ces principes de maladies demeurent iſolés, l'homme peut bien ne pas ſe trouver dans ſon aſſiette naturelle : mais néanmoins les fonctions ſe font toujours ; & ſi la ſanté n'eſt point parfaite, au moins la maladie ne ſe déclare pas. Il faut pour cela qu'une autre cauſe, un embarras dans une partie, un mouvement extraordinaire dans le ſang vienne achever de troubler l'ordre, & produire un dérangement notable dans les fonctions : ſouvent même, avant que ce déſordre arrive, la nature ſeule en détruit le germe.

On doit donc éviter tout ce qui peut accroître ces mauvaiſes diſpoſitions, les accumuler ou les mettre en jeu ; c'eſt-à-dire, changer de régime & de manière de vivre, éviter les excès en tout, & ne point

points'expoſer à la ſuppreſſion des évacuations de la peau.

Ceux qui ſont nés dans le pays, ou qui y ſont habitués, prévoient les maladies de plus loin, parce qu'elles ſont moins vives d'abord, & que les cauſes n'en ſont pas auſſi foudroyantes chez eux que chez les arrivans.

Chez les premiers, c'eſt un vice qui altère inſenſiblement les ſolides & les fluides; chez les derniers, la maladie naît pour ainſi dire de l'excès de ſanté, d'un ſang trop abondant, trop louable & trop travaillé, de l'action trop forte des organes, diſpoſitions qui déterminent ordinairement les maladies ſans beaucoup d'avant-coureurs : ce ſont le plus ſouvent des hémorrhagies, des épanchemens ſanguins, des inflammations vives, ſoit particulières, ſoit générales, qui ſe décident tout-à-coup.

Mais ces maladies qui ſont l'effet de la pléthore vraie, ne ſont pas communes aux îles, même chez les arrivans, parce que la traverſée qui a échauffé le ſang, ne l'a pas toujours rendu ni plus abondant ni plus louable. Les plus communes & les plus à craindre chez les arrivans, ſont celles qui proviennent de la raréfaction

du ſang, ou d'une fauſſé pléthore que l'abus des plaiſirs détermine.

Ces maladies qui ne ſe prévoient pas de fort loin, comme ſont celles qui proviennent d'un vice formé à la longue, ont malgré cela quelques ſignes avant-coureurs.

Un homme, après s'être diverti, ne peut pas être tranquille ſur ſa ſanté, quand il ſe trouve fatigué, échauffé & affoibli, lorſqu'il reſſent des piçotemens par tout le corps, une ardeur brûlante dans l'intérieur, & une agitation qui ne lui permet pas de prendre du repos; qu'il a des maux de tête; que ſon teint & toute ſa peau s'enflamment: ſans être médecin, il craint une fièvre inflammatoire, & ſent lui-même la néceſſité de recourir aux bains & à tout ce qui peut calmer l'agitation de ſon ſang; mais ſouvent il eſt trop tard, & la maladie ſe déclare avant qu'il ait eu le tems d'en affoiblir la cauſe.

Ces ſignes annoncent toujours un ſang âcre & échauffé, dépouillé d'une partie de ſon véhicule, & circulant irrégulièrement, une perte de la force muſculaire, & une grande agitation dans les nerfs: une augmentation dans cet état, ou la moindre des cauſes déterminantes, comme une ſup-

preſſion de tranſpiration, un embarras qui ſe forme, décide la maladie.

Les bains froids ſont ce qu'il y a de plus indiqué pour tempérer la chaleur, calmer l'agitation nerveuſe, & rappeler le ton. Mais quand les humeurs ont contracté un certain degré d'acrimonie, ou que l'eſtomac eſt plein de ſaburre, l'expérience apprend qu'ils déterminent la fièvre, & que ſouvent le premier accès prend dans le bain.

Une petite ſaignée détend & relâche, rend la circulation plus libre & plus régulière; mais nous avons vu auſſi que quand la maladie étoit trop proche, elle la déterminoit. Ces moyens ſont bons à employer quand la diſpoſition à la maladie n'eſt pas encore pouſſée trop loin.

Ce qu'on peut employer en tout tems, ſans crainte de révolution, ſont les lavemens d'eau froide, les boiſſons tempérantes, aigrelettes, comme l'orangeado aigre, la limonade cuite, & celles qu'on peut préparer avec tous les fruits aigrelets du pays, infuſés & exprimés à froid dans l'eau, & auxquels on ajoute un peu de nitre purifié; ou bien l'eau de veau ou celle de poulet acidulée.

Quand les nerfs ſont dans une agitation

exceſſive, & telle que le malade ne puiſſe avoir de repos, les bains d'eau & de lait dégourdis ſont ce qui pourroient convenir le mieux.

Il faut dans ces cas éviter les bains de mer dont la propriété eſt de diſcuter, de fortifier & d'échauffer; mais non pas d'adoucir, ni de rafraîchir. Quand la chaleur & la foibleſſe ſont conſidérables, il convient d'aciduler les bains avec le jus de citron : ces bains ainſi acidulés calment & rafraîchiſſent davantage, & rendent la circulation plus douce & plus régulière. Nous avons vu dans les diverſes eſpèces de fièvres putrides du pays, dont les unes ſont chaudes & les autres froides, le jus de citron calmer la chaleur dans les unes, & la rappeler dans les autres, & généralement rendre le pouls plus régulier.

On connoît que la molleſſe du tempérament eſt devenue cauſe de maladie, c'eſt-à-dire, qu'elle eſt pouſſée au-delà de ce qu'elle doit être pour que la ſanté ſe conſerve, quand la pâleur devient morte & plâtreuſe; quand à cette pâleur ſe joint la bouffiſſure; quand la perſonne ſe trouve dans une foibleſſe accablante qui lui rend à charge toute eſpèce d'exercice. Si cet état continue, les fonctions, qui ne

ſe font plus que lentement, ne tardent pas à s'altérer, & on voit bientôt des indigeſtions fréquentes, des digeſtions difficiles & mauvaiſes, des embarras dans les viſcères : la cachexie & la décompoſition ſéreuſe dans les humeurs ſont une ſuite de cet état.

Les moyens de remédier à cette molleſſe ſont le changement d'air, s'éloigner de l'humidité & de la chaleur ; chercher un air plus vif, un exercice modéré, une nourriture sèche & en même tems ſucculente, boire de bon vin modérément, & le boire pur à la fin du repas. Nous avons obſervé qu'un petit verre de bon vin de Rota, de Malaga ou d'Alicante, valoit mieux à la fin du repas, qu'une plus grande quantité de vin ordinaire, ſur-tout quand il eſt médiocre, parce que, dans ces cas, l'eſtomac, qui a beſoin d'être réchauffé, ne l'eſt pas aſſez par une petite quantité de vin ordinaire, & qu'une plus grande quantité donne ſouvent des aigreurs qui n'annoncent pas que l'eſtomac ſe rétabliſſe. Nous avons vu alors de bons effets d'un peu d'eau de vie priſe avec du ſucre, à jeun, & après le repas ; ainſi que des élixirs ſtomachiques, comme celui de Garus & autres. Nous avons guéri beaucoup

d'obſtructions entretenues par le relâchement de l'eſtomac, en faiſant faire uſage à nos malades d'un peu de rhum avec du ſirop.

On connoît une trop grande tenſion dans les nerfs, qui accompagne ordinairement la molleſſe dont nous venons de parler, parce que les perſonnes ainſi affectées deviennent plus ſenſibles, contractent un tempérament vaporeux & triſte, s'affectent de tout, & voient preſque toujours tout en noir. La moindre choſe dérange leur pouls, qui devient ſouvent intermittent ſans aucunes cauſes apparentes, ſur-tout ſi c'eſt le chagrin qui a augmenté la ſenſibilité nerveuſe. Elles ſont ſujettes à des palpitations & à des défaillances, ſur-tout dans le tems des chaleurs. Elles digèrent difficilement, ont des borborygmes & des tenſions dans le bas-ventre, accompagnés ſouvent de points en diverſes parties, & ſouvent d'un engouement de matières dans les gros inteſtins, qui en impoſent pour des maladies du foie. Il y a quelquefois des tremblemens de membres & de la tête, avec une laſſitude perpétuelle. Les perſonnes dans cet état, qu'on connoît aux îles ſous le nom de défaillance d'eſtomac, & qui eſt aſſez commun, ſur-tout chez les tempéramens ſecs & bilieux ou pituiteux, maigriſſent ſans

beaucoup ſouffrir, & fondent à vue d'œil.

L'exercice modéré convient dans cet état ; un air ni trop ſec ni trop humide, mais qui ſoit vif & frais ; beaucoup de diſſipation ; la ſociété ; les bains froids à la rivière dans une eau bieu courante ; les lavemens d'eau froide & les ſtomachiques dont nous avons conſeillé l'uſage dans le cas précédent, à l'exception des liqueurs purement ſpiritueuſes, qui ſeroient encore dans le cas de porter le trouble dans le ſyſtême nerveux. J'ai vu de fort bons effets du vin de Malaga & de l'île de Palme, ayant été dans le cas de faire cette obſervation ſur moi-même.

Quand le ſang & les humeurs reſtent en partie crues, & que leurs molécules tendent conſtamment à ſe déſunir faute d'une action organique ſuffiſante dans les vaiſſeaux ; que la partie lymphatique eſt lente, épaiſſe & muqueuſe ; & que le ſang, malgré la diſſolution ſéreuſe dans laquelle il ſe trouve, paroît d'abord noirâtre & boueux dans les veines, à cauſe de la foibleſſe de la circulation, & enſuite, au bout d'un certain tems de cette diſpoſition très-prochaine à maladie, clair ſans conſiſtance, & ſemblable au vin clairet, comme il eſt chez les Nègres attaqués de l'eſpèce

de maladie de diſſolution appelée mal d'eſtomac ; quand les humeurs ſont enfin tombées dans cet état connu dans le pays ſous le nom d'apauvriſſement, qui eſt une ſorte de cachexie : on a à craindre l'hydropiſie, les obſtructions de la rate, les diarrhées ſéreuſes qui ſouvent ne finiſſent qu'avec la mort, les apoplexies ſéreuſes, & enfin le mal d'eſtomac.

Ce vice vient chez les femmes de la ſuppreſſion des menſtrues : chez les hommes, c'eſt ordinairement du chagrin, de la miſère, de l'excès du travail & de l'ennui. Il eſt facile de reconnoître une perſonne tombée dans cet état, à la pâleur, à la molleſſe des chairs, à l'anéantiſſement du courage, & ſouvent à la bouffiſſure des pieds & du viſage ; à la pâleur de toutes les parties de la bouche : elle a quelquefois des envies fantaſques pour manger certaines choſes mauvaiſes. Quand cet état eſt pouſſé trop loin, il eſt ſans reſſources, parce que la molleſſe des parties entretient la mauvaiſe conſtitution des ſucs, & la mauvaiſe conſtitution des ſucs la molleſſe des parties. Ce ſont les mêmes moyens à employer que contre le relâchement, à la réſerve des bains froids. Il convient d'évacuer la ſurabondance des humeurs crues & ſéreuſes

avec les hydragogues, en même tems qu'on augmente le ton par les cordiaux & les ſtomachiques : le fer eſt un excellent remède dans les cas de diſſolution.

Le ſang a une diſpoſition particulière à ſe changer en bile, quand le fond du tempérament eſt naturellement bilieux ; quand le chagrin affecte un tempérament ſanguin, & qui uſe de bons alimens, gras ſur-tout ; ou lorſque la chaleur & l'humidité agiſſent de concert ſur ce même tempérament : c'eſt enfin le plus ſouvent aux îles une ſuite du relâchement des organes, & de l'abus des purgatifs. Dans les fièvres jaunes, ou qui tiennent au même caractère, c'eſt l'effet des miaſmes particuliers qui infectent le ſang ; mais ceci eſt un état purement pathologique qui n'entre point dans notre Traité.

On connoît aiſément que le ſang ſe charge de matières bilieuſes, par la couleur jaune ou terne que prend le ſujet, parce qu'il s'en fait une plus grande excrétion par les premières voies, que cette humeur regorge ſouvent, dérange & affoiblit l'action des organes de la digeſtion. La bouche devient amère & échauffée ; les yeux ſont jaunes ; le viſage eſt rouge & jaunâtre ; on ſe trouve dans une eſpèce

de mal-aiſe avec ſoif & dégoût ; on a quelquefois des friſſons, des envies de vomir, & même des vomiſſemens bilieux. C'eſt ainſi que commencent en général les fièvres bilieuſes dans les ſaiſons chaudes & humides.

Bien des perſonnes regardent alors cet état comme une marque d'échauffement, & prennent un bain froid. La répercuſſion qu'il cauſe ne manque preſque jamais de déterminer la fièvre. Il en eſt de même des purgatifs, quand la bile eſt déja en trop grande quantité. Tout ce qu'on peut faire en attendant que la fièvre ſe déclare, c'eſt de garder en bon air le plus grand repos, de faire diète, de prendre beaucoup de boiſſons rafraîchiſſantes & laxatives : des tiſannes de tamarins, de caſſe, la limonade cuite, de l'eau d'orge avec un peu de vinaigre, ou de la crême de tartre, tels ſont les remèdes qui conviennent.

Quand, malgré ces précautions & ces moyens, la fièvre ſe déclare, on peut encore, lorſque la bile n'eſt pas jointe à une diſpoſition inflammatoire dans le ſang, (laquelle eſt aſſez rare ſi ce ſont des ſujets nés ou habitués depuis long-tems aux îles, & que la ſaiſon précédente n'ait pas été exceſſivement sèche), quand la langue n'eſt

pas d'abord enflammée, & que cette fièvre n'est encore qu'intermittente, tierce ou double tierce : on peut, dis-je, il faut même aussitôt, & avant qu'elle ait pris un caractère, c'est-à-dire, qu'elle soit devenue continue, ce qui arrive rarement avant le 5e. jour, profiter du tems que l'érétisme n'est pas encore décidé, pour faire vomir avec ménagement, appliquer les vésicatoires, & faire prendre du quinquina; on purge après que la fiévre est arrêtée : par cette méthode, on pourra le plus souvent prévenir des fièvres putrides malignes, longues & très-dangereuses. Nous ne parlerons point de ces fièvres, parcequ'elles ne sont pas de notre objet.

On trouvera extraordinaire que nous prescrivions du quinquina dans une fièvre bilieuse avant d'avoir purgé; tandis que l'expérience apprend, que le quinquina administré ainsi, quand il y a encore de la saburre, change la fièvre intermittente en fièvre continue, sans qu'on puisse trop savoir comment. Mais l'expérience nous a appris aussi que cette méthode réussissoit aux îles dans les cas que nous avons déterminés. Il y a apparence que l'issue qu'on donne aux humeurs par les vésicatoires, dépure la masse de la portion altérée par le quinquina; souvent même on se dispense de faire vomir.

L'expérience apprend encore d'ailleurs, qu'il existe aux îles, & souvent en Europe, des espèces de fièvres très-dangereuses, qu'on ne parvient à guérir qu'en administrant d'abord le quinquina à très-haute dose, & en s'écartant de la route ordinaire. Telles sont les fièvres syncopales & cardialgiques.

Nous avons observé que dans les cas où les fontes bilieuses venoient de beaucoup de sensibilité dans les nerfs de l'estomac sur-tout, & de la perte du ton des viscères, les purgatifs, que la quantité de matières bilieuses que vomissoient les malades sembloient indiquer, étoient pernicieux, & entretenoient la maladie; tandis que le quinquina joint aux cordiaux donnés à petites doses, & répétés souvent, arrêtoit les évacuations. Nous en avons vu périr par l'opiniâtreté qu'on a mise à vouloir constamment les purger. Nous en avons vu d'autres qui ne pouvoient plus rien prendre, & qui vomissoient des quantités étonnantes de matières bilieuses, au point de faire craindre pour la vie chaque fois qu'ils prenoient une cuillerée de bouillon, se trouver hors de cet état dans la même journée que nous leur faisions avaler de tems en tems une demi-cuillerée

de bon vin de quinquina aromatisé avec la canelle.

Dans l'extrême chaleur & l'extrême séchereſſe, la bile devient exaltée, sèche, rougeâtre & volatile; elle détermine souvent, dans les lieux secs & chauds sur-tout, des inflammations au foie qui sont fort à craindre, des fièvres de nature éryſipélateuse, ayant, à cause de l'érétisme, quelque chose qui les fait reſſembler au cauſus, mais qui ne sont ordinairement ni longues ni dangereuses : ce sont les fièvres de juillet. On connoît cet état de la bile, par une chaleur plus grande dans tout le corps, des picotemens, l'altération, la rougeur & la séchereſſe de la langue; les yeux deviennent rouges & jaunes en même tems.

Les lavemens à l'eau froide conviennent beaucoup alors : il faut de la tranquillité, des bains, des boiſſons froides & acides, l'usage des fruits acides du pays, du coroſſol, de l'acajou & des grenadines; manger moins qu'à l'ordinaire.

Quand les orages amènent des pluies qui viennent joindre l'humidité à la grande chaleur, les humeurs deviennent moins sèches; la bile est plus jaune ou plus verdâtre, moins chaude & moins exaltée, mais plus diſposée à la pourriture : les maladies

que produit cette humeur ſont moins ardentes, plus longues & plus dangereuſes que dans la température précédente, parce qu'elles ſont plus putrides, & tendent à une plus grande malignité.

Le teint de ceux qui amaſſent cette eſpèce de bile devient plus jaune, & n'eſt pas auſſi enflammé que dans la ſaiſon précédente ; la langue devient jaune & l'appétit diminue ; il ſe déclare quelquefois un dévoiement de matières bilieuſes qui prévient la maladie. Ceux qui ont des cautères établis, ſont rarement attaqués de ces maladies bilieuſes, à moins que la ſuppuration ne s'arrête ou ne diminue.

Quand les ſignes qui annoncent l'augmentation de la bile ſe manifeſtent, il convient de l'évacuer ; mais il vaut mieux que ce ſoit par des minoratifs qui lâchent ſimplement le ventre & dégagent le foie, que par des purgatifs plus forts qui irritent & font des révolutions. Il faut chercher à s'oppoſer à la production de ces matières bilieuſes, en ſoutenant le ton des organes, & en uſant de bon vin trempé d'eau.

Dans l'arrière-ſaiſon des pluies & des chaleurs, lorſque l'humidité agit depuis long-tems ſur les humeurs, leur propenſion vers la bile eſt encore plus grande, & cette

humeur devient beaucoup plus putride; les maladies qui en dépendent deviennent auſſi très fréquentes, & ſe terminent plus tard; le danger augmente toujours à meſure qu'on s'avance dans la ſaiſon des pluies. On ſe préſerve ſouvent des fièvres bilieuſes de cette ſaiſon, en faiſant uſage tous les matins d'un peu de vin de quinquina, qui détruit le levain fébrile à meſure qu'il ſe forme, & qui empêche la formation des matières bilieuſes. On fait auſſi une eſpèce d'élixir fébrifuge qu'on prépare avec le rhum & le quinquina qu'on y fait infuſer: ces remèdes préſervatifs ſont néceſſaires dans les quartiers bas & humides, près des paletuviers, où les fièvres bilieuſes ſont toujours très-fréquentes.

Quand le tems ſe rafraîchit, que les matinées & les ſoirées deviennent fraîches, & que les pluies continuent, c'eſt-à-dire depuis novembre juſqu'à la fin de décembre, la bile eſt toujours très-abondante, ſon acrimonie augmente, ainſi que ſa propenſion à la putréfaction; mais elle eſt encore moins chaude & moins volatile, ſa chaleur eſt tempérée par la pituite qui domine auſſi. Les maladies pituiteuſes ſont fréquentes; les fièvres tiennent du caractère catarrhal & bilieux, elles ſont beaucoup

plus longues; elles prennent un caractère plus tard, vers le ſeptième jour: l'ictère, qui s'annonçoit dans celles des ſaiſons précédentes au ſeptième jour, quelquefois avant, ne vient abſolument que ſur la fin de la maladie; quelquefois les malades reſtent toujours blancs & pâles juſqu'à la fin. Quoique dans cette ſaiſon la bile ſoit d'abord mois chaude & moins active que dans les ſaiſons précédentes, dans le cours des maladies elle contracte une acrimonie beaucoup plus inſigne, prend dans beaucoup de cas une couleur ærugineuſe, d'un verd bleuâtre, & brûle tout ce qu'elle touche. C'eſt dans ces cas qu'il faut être très-réſervé ſur les purgatifs & les vomitifs; c'eſt à la ſuite de ces remèdes que nous l'avons vue prendre cette nature, quelquefois même en ſanté, & déterminer des coliques mortelles. Il faut donc bien ſe garder d'évacuer, quand on ſoupçonne cette bile, c'eſt-à-dire, quand le ſujet dans cette ſaiſon eſt dans le chagrin, ou qu'il en ſort; que les nerfs ſont dans une irritation conſidérable; qu'il y a des vomiſſemens, ſans que pour cela il paroiſſe ſur la langue des ſignes de ſaburre; qu'il y a des coliques d'eſtomac, & qu'on voit régner les maladies dépendantes de cette ſorte de bile. Il faut employer beaucoup

beaucoup d'acides, & entretenir la liberté du bas-ventre. La ſaburre des premières voies indique naturellement la purgation; cependant il ſeroit très-imprudent de purger dans les cas dont nous parlons, où il y a toujours un échauffement conſidérable. Quoique dans preſque tous les autres cas ordinaires les purgatifs & les vomitifs agiſſent plus foiblement qu'en Europe, en raiſon du relâchement naturel de la fibre, cependant nous avons vu beaucoup de perſonnes périr par l'effet des purgatifs & des vomitifs adminiſtrés mal à propos. Dans ces ſortes de cas, il en eſt réſulté des inflammations de bas-ventre qui étoient bientôt ſuivies de gangrène. Nous avons vu ces accidens arriver notamment ſur pluſieurs médecins & chirurgiens qui, trop enhardis par les ſuccès & le peu d'inconvéniens des vomitifs & des purgatifs dans les maladies des Nègres, s'étoient empoiſonnés par les remèdes qu'ils s'étoient adminiſtrés imprudemment. Il convient beaucoup mieux d'attendre & de s'en tenir à des boiſſons tempérantes, aigrelettes & qui lâchent ventre: telle eſt une légère eau de caſſe & de tamarins, la tiſane de feuilles de canéficier, à laquelle on ajoute le ſuc de citron ou d'orange aigre, de l'eau de veau

dans laquelle on fait fondre de la crême de tartre. D'ailleurs, quand la chaleur des entrailles entretient la ſaburre des premières voies, les rafraîchiſſans déterminent ordinairement par eux-mêmes une petite diarrhée ſalutaire & quelquefois ſuffiſante.

Les matières vermineuſes, & les vers dans les inteſtins, ſe rencontrent très-fréquemment aux îles, & ſont ſouvent la cauſe déterminante des fièvres, ou en ſont une complication ; mais ce n'eſt pas ordinairement chez les arrivans. C'eſt un effet ou des alimens propres au pays, ou de la molleſſe de la fibre, ou du peu d'activité qu'a la bile dans ſon état naturel ; ce ne peut être par conſéquent qu'après que le climat a déja affecté la conſtitution, que les vers peuvent s'engendrer.

Outre les vermifuges ordinaires que fournit le commerce d'Europe, ceux qu'on trouve dans le pays ſont le ſimarouba, les racines de citronniers qui paſſent auſſi pour fébrifuges, celles d'épineux jaune, une ſorte de ſémen-contra. Il y a à Saint-Domingue la liane à vers qu'on joint à la liane à médecine ; l'huile de palma-chriſti qui eſt auſſi un purgatif convenable dans beaucoup de cas, & qu'on donne à la doſe de trois cuillerées à bouche, & d'une ou

d'une & demie aux enfans ; les graines de citron pilées au nombre de huit ou neuf, dans deux cuillerées d'huile, ſoit d'olive, ſoit de palma-chriſti On ſe ſert encore aux îles du vent, du Brinvillier, ſoit en ſirop, ſoit en ſimple décoction. Ce remède eſt véritablement un poiſon qui doit être très-ménagé. On donne une cuillerée de ſirop de Brainvillier avec autant de jus de citron qui eſt regardé comme ſon correctif : on en prend pluſieurs jours de ſuite, & on fait enſuite prendre de l'huile de palma-chriſti pour purger. Son effet eſt de diſſoudre la partie rouge du ſang, de former des concrétions dans les oreillettes du cœur & dans les ventricules, & d'occaſionner ſur toutes les membranes de l'intérieur une infiltration d'un ſang noirâtre & diſſous. Ceux qui en ont pris ſont incommodés de vertiges, & d'une ſorte de tiraillement de l'œil dans l'orbite, pendant ſon ſéjour dans l'eſtomac. On devient froid.

Il y a des habitans qui ſe ſervent du duvet qu'on ramaſſe ſur le pois à gratter : on l'enveloppe avec du gros ſirop pour en faire des bols qu'on fait avaler aux enfans qui ont des vers ; ce remède en fait rendre beaucoup. Il y en a qui craignent ſon uſage, parce que, lorſqu'on touche

à ce duvet, il entre dans la peau, & occasionne un prurit qui est quelquefois suivi d'érysipèle; mais il y a apparence que ce même effet n'a pas lieu sur les entrailles, puisqu'on n'entend pas parler qu'il occasionne d'accidens.

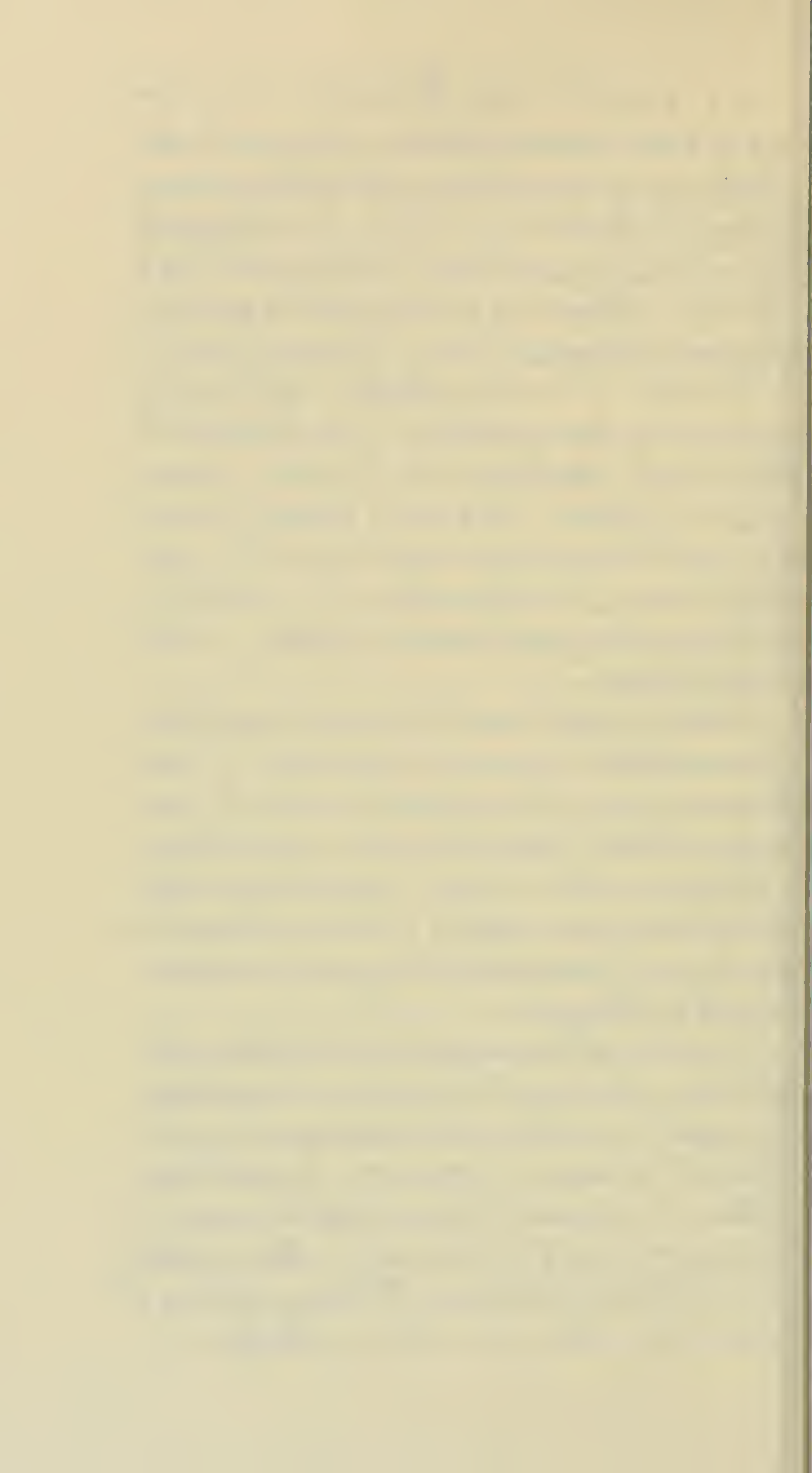
La saison des vers est la saison humide; c'est, suivant la remarque du pays, celle où fleurissent les cannes. C'est par conséquent dans cette saison qu'il faut être plus en garde contre les vers, & qu'on doit particulièrement faire usage par précaution des remèdes reconnus propres à les détruire. Nous voyons, par ce que nous venons de dire dans cette troisième section, que les maladies du pays sont toujours humorales, bilieuses, putrides & pituiteuses, & que leurs causes matérielles sont l'amas de la saburre, celui de la bile & de la pituite : que la tendance plus ou moins grande de ces humeurs vers l'échauffement, la pourriture ou l'acrimonie, fait différer les maladies d'une saison, ou d'un lieu, d'avec celles d'un autre ; & que par conséquent les règles pour se conduire dans ces dispositions à maladie, consistent à évacuer la saburre des premières voies, & à donner issue aux matières bilieuses, en employant plus ou moins de ménage

ment & de circonſpection, ſuivant les circonſtances que nous avons détaillées; à s'oppoſer à la formation & à la pourriture de ces mêmes humeurs dans le tems où elles y tendent le plus, en employant les moyens propres à ſoutenir le ton des organes & à détruire le levain fébrile, tels qu'un peu de vin de quinquina, une tiſanne de feuilles de caneficier; & à éviter, autant qu'on le peut, les cauſes déterminantes qui peuvent mettre en jeu les cauſes prédiſpoſantes, & déterminer la maladie, telles que le grand ſoleil, la pluie, & les indigeſtions.

Outre les effets de l'abus dans les choſes non-naturelles contre leſquelles il faut être en garde, il y a encore celui de certaines choſes contre nature, les poiſons.

On peut ſe trouver empoiſonné fortuitement, ſans qu'il y ait de la faute de perſonne; & on peut l'être par la méchanceté des Nègres.

Il y a des alimens qui empoiſonnent, ſoit par leur nature qui eſt toujours vénéneuſe, ſoit par la manière dont ils ſont préparés. Quand la farine de manioc eſt mal faite, qu'on n'en a pas bien exprimé ſon eau vénéneuſe, ou qu'on n'en a pas aſſez épuiſé la mauvaiſe qualité par l'action du feu, il



en réſulte au moins des indigeſtions et des cardialgies qui vont quelquefois juſqu'à faire périr les malades ; quoiqu'il y ait des habitans qui, pour rendre la chair du mouton plus tendre, les empoiſonnent, immédiatement avant de les égorger, avec de l'eau de manioc, ſans que pour cela le poiſon faſſe d'effets, ou au moins d'effets bien ſenſibles ſur ceux qui mangent de cette viande. Cependant, quand les animaux en avalent une certaine quantité, ils périſſent ſur le champ, ſans qu'il paroiſſe aucune trace inflammatoire ſur leurs entrailles ; on s'apperçoit ſeulement que la membrane interne de l'eſtomac eſt plus blanche, comme macérée, & qu'elle ſe détache & ſe déchire facilement. Les ſpiritueux & certaines choſes aſtringentes, comme les feuilles de roucou, celles de pois d'angole, ſont les contre-poiſons du manioc. Les cordiaux, le vin & la thériaque réuſſiſſent dans les coliques & dans les cardialgies occaſionnées par le manioc qui n'a pas été aſſez cuit.

Il y a des ſubſtances qui, ſans être vénéneuſes par elles-mêmes, troublent cependant l'économie animale quand elles ſe rencontrent enſemble. Quand les Nègres ou même les Blancs ont mangé des cannes

à ſucre, & qu'enſuite ils boivent du tafia, il en réſulte preſque auſſitôt des coliques très-inquiétantes, produites par le dégagement d'une ſorte de gaz: ces coliques, qui réſiſtent à preſque tous les remèdes ordinaires, cèdent auſſitôt qu'on a fait prendre au malade un mélange de leſſive & d'huile.

Beaucoup de perſonnes ſe trouvent empoiſonnées par de mauvais poiſſons; il faut ſe défier ſur-tout de celui qu'on nomme la Sardine Dorée, de la Bécune, de la Vieille quand elle eſt fort graſſe, & quelquefois de la Carangue. Le Grosjean eſt conſtamment un poiſon, ainſi que le Coffre à corne. Il faut auſſi éviter les crabes qui ſont pris dans les lieux où il ſe trouve des mancenilliers. On éprouve ordinairement le poiſſon que l'on fait cuire, en le faiſant bouillir avec une cuiller d'argent; lorſqu'elle ſe ternit, on le jette.

L'effet de preſque tous les poiſons de ce genre, c'eſt d'occaſionner le vertige & des ſuffocations. Le Grosjean & la Bécune cauſent auſſi des cardialgies & des vomiſſemens; preſque tous donnent le délire & font périr dans des convulſions. L'effet ſecondaire, lorſque le malade ne périt point d'abord, c'eſt un vertige & des douleurs

dans l'occiput, qui deviennent habituelles; le ſang paroît s'épaiſſir; le pouls devient très-embarraſſé & lent; le malade a des palpitations de cœur & des intermittences dans le pouls, & finit ſouvent dans une ſorte d'état comateux. Quand le malade réſiſte à ces maux, il lui reſte ordinairement une infection dans les humeurs, qui produit des affections de peau ſemblables à certains ſymptômes de lèpre; il ne peut ſoutenir le contact de l'eau froide ſans éprouver des picotemens conſidérables.

La première choſe qu'on doit faire, c'eſt de faire vomir le malade, & de lui faire prendre beaucoup d'eau chaude & d'huile; de lui faire enſuite avaler de l'eau de mer: ce remède, qui purge beaucoup, lui nettoie les entrailles. Les Nègres font prendre de l'eau de mer avec de l'eau de vie; d'autres, du jus d'une racine que l'on mange, & qu'on nomme patates. Dans les effets ſecondaires de ce poiſon, les ſpiritueux, les ſtimulans & les ſudorifiques conviennent, ſur-tout ceux qui ſont de la claſſe des antiſpaſmodiques. On ſe ſert de la décoction de racine de coroſſolier, & de celle d'acajou rouge, c'eſt-à-dire de celui dont on fait des meubles. Nous avons

quelquefois terminé les derniers accidens au moyen des bois ſudorifiques.

Il y a beaucoup de ſubſtances vénéneuſes aux îles, dont on dit que ſe ſervent les Nègres pour empoiſonner leurs maîtres, leurs ſemblables, ou les beſtiaux. La prévention, à la vérité, fait ſouvent prendre pour poiſon ce qui eſt maladie naturelle; mais il n'en eſt pas moins vrai cependant qu'il arrive des accidens. La plupart des poiſons qui ſont particuliers aux Nègres conſiſtent en certaines racines qui cauſent à peu près l'effet des champignons vénéneux, & qui laiſſent preſque toujours ſur la langue des Nègres, des taches noires qui ne s'effacent jamais; ou c'eſt le mancenilier à petite doſe, & ſous différentes formes, qui peu à peu fait périr par l'eſtomac ou la poitrine. Mais la plupart profitent du peu de ſoin & de l'imprudence de leurs maîtres, pour avoir de l'arſenic & du verd-de-gris. Ce ſont là les poiſons les plus ordinaires.

Il y en a auſſi qui s'empoiſonnent, ſans le vouloir, avec des pommes de mancenilier, & des amandes de médicinier, croyant manger de bonnes choſes; mais il eſt fort rare cependant que cela arrive avec des pommes de mancenilier, parce-

que leur goût ne répond pas à leur forme ni à leur odeur ; il ſe trouve d'ailleurs peu de chair, & un noyau hériſſé d'épines qui en éloigne bientôt; mais il ſuffit d'y avoir mordu pour en avoir toute la bouche brûlée, ou d'avoir repoſé ſous un mancenilier, & d'y avoir reçu les gouttes de pluie qui ont lavé ſes feuilles, pour être enflé & avoir la peau brûlée & enflammée, comme ſi c'étoit un éryſipèle. L'eau de mer, dans tous les cas extérieurs, eſt le contre-poiſon du mancenilier. On la fait prendre auſſi pour les cas intérieurs ; mais nous n'en avons jamais vu les bons effets : ayant empoiſonné des chiens en leur faiſant avaler quelques gouttes de lait du mancenilier, ils n'en ſont point revenus, quoique nous leur euſſions fait boire de l'eau de mer. Ce poiſon, quoique très-corroſif, n'agit qu'à peu près au bout d'une heure & demie.

Il eſt plus ordinaire de voir des arrivans attrapés avec des amandes de médicinier, parce qu'elles n'offrent rien que d'agréable au goût. Elles font vomir exceſſivement, & les malades même périſſent s'ils en ont beaucoup mangé. Il faut, comme dans tous les poiſons de cette eſpèce, faire avaler beaucoup de

lait & d'huile, calmer l'irritation de l'estomac par l'application extérieure du jus de citron, & l'usage des calmans : on fait couler par bas ces substances nuisibles en faisant prendre de l'eau de mer.

Le vinaigre réussit dans la plupart des poisons qui affectent les nerfs, qui ont une propriété assoupissante, & qui causent le vertige.

Le jus de citron & les forts acides résistent à l'effet du Brinvillier & des autres poisons de ce genre.

Il y a des gens qui, par gaillardise, avalent beaucoup de piment. Cette graine extrêmement âcre, qui leur irrite & échauffe l'estomac, détermine des cardialgies, des hoquets, & quelquefois des vomissemens que l'eau froide & la limonade sur-tout arrêtent souvent. Il pourroit se faire que l'eau-de-vie opérât le même effet. Quand on fait ce qu'on appelle de la *chiquetaille*, c'est du piment haché que l'on confit dans du vinaigre. Il arrive que si on s'en est frotté les mains, il en résulte une chaleur brûlante, & une douleur semblable à l'effet des vésicatoires. L'huile n'y fait rien; l'eau y fait peu de chose: ce qui arrête sur le champ l'effet des sels volatils de cette drogue, c'est

de ſe laver les mains avec de l'eau-de-vie.

Il y a peu d'animaux nuiſibles aux Antilles ; il n'y a guère que la Martinique & Sainte-Lucie qui produiſent des ſerpens du genre de la vipère, & qui ſont au moins auſſi dangereux. Ces animaux, qui ont ſouvent juſqu'à ſept à huit pieds de long, ſe roulent ſur eux-mêmes, & s'élancent de côté à la diſtance des deux tiers de leur longueur, & enfoncent dans la peau les crocs creux & percés qu'ils ont ſur les côtés de leur gueule : le poiſon une fois inſinué, la partie enfle promptement ; l'enflure gagne rapidement toutes les parties du corps, qui devient en même tems jaune ; il ſurvient des foibleſſes & des ſueurs froides, & le bleſſé périt plus ou moins promptement, ſuivant qu'il a été piqué plus ou moins près du cœur, par un animal plus ou moins fort, & plus ou moins irrité : la mort eſt prompte quand la piquure ſe rencontre ſur un gros vaiſſeau.

Il y a dans le pays des plantes dont on ſe ſert contre la piquure de ces animaux ; autrefois le traitement étoit abandonné à des Nègres qui ſuçoient la piquure, la frottoient de quelques herbes dont ils faiſoient ſecret, & faiſoient boire au ma-

lade des remèdes intérieurs. Aujourd'hui on se sert communément de l'alkali volatil, qui réussit toujours quand il est administré à tems, à moins que l'animal n'ait insinué son venin immédiatement dans une grosse veine sanguine : auquel cas le remède n'a pas le tems d'agir.

Il y a dans presque toutes les Antilles des scorpions qui sont d'un gris de perle : on en est quitte, quand on a été piqué par ces animaux, pour avoir la fièvre une couple de jours. Mais le scorpion noir de Sainte-Lucie fait périr promptement si on n'y remédie. Nous ne l'avons jamais vu, & nous ne connoissons pas le traitement dont on se sert.

Il y a encore dans presque toutes les Antilles une sorte d'insecte gris à peu près du genre du scorpion, & qu'on nomme bête à mille pieds, à cause de la quantité de ses pattes. Cet animal a vers la tête deux espèces de serres ou de mordans, par le moyen desquels il insinue dans la peau un venin qui cause une grande douleur avec chaleur, & qui donne aussi une fièvre de 24 heures. La nature seule guérit ces accidens.

Il y a à Saint-Domingue un insecte qu'on nomme l'araignée-crabe, dont la

piquure occaſionne auſſi une fièvre d'une ou deux fois 24 heures.

On a cru pendant long-tems les Antilles à l'abri de la rage, parce qu'on n'y avoit pas encore vu d'animaux enragés; mais depuis 1776 juſqu'en 1778 il y en a eu preſque continuellement. A la Guadeloupe les chiens furent attaqués d'abord d'une rage mue, comme on l'avoit déja vu pluſieurs années auparavant, mais ſans d'autres ſuites. A cette rage mue a ſuccédé la rage avec fureur; beaucoup de beſtiaux ont été mordus & ſont péris de la rage: nous avons vu périr auſſi pluſieurs perſonnes de cette maladie, tant Nègres que Blancs.

Beaucoup de chiens qui avoient été mordus ne périſſoient que de la rage mue; d'autres devenoient furieux & mordoient ce qu'ils trouvoient. On nous a parlé d'un chien qui, après avoir été enragé, & avoir donné la rage à pluſieurs autres animaux, avoit fini par ſe trouver guéri, & n'en étoit pas mort, excepté que quelque temps après il s'eſt perdu. Je n'ai pas vu ce fait. J'ai été conſulté pour un Nègre qui avoit été mordu par un chien qui paroiſſoit enragé; mais ce chien au bout de quelques jours parut guéri, ce qui tran-

quillifa le Nègre pour le moment. Mais quelques jours après, le chien mourut à peu près dans les accidens de la rage. Environ trois femaines après la morfure, la plaie du nègre, qui s'étoit guérie, fe rouvrit; il fe plaignit d'une douleur vive qui s'étendoit depuis le bras mordu jufqu'à la nuque; il délira enfuite, & devint hydrophobe. Ce fut alors qu'on me confulta, car je n'ai point vu le malade. Comme je n'avois plus d'efpoir de le guérir par le mercure feulement, je confeillai de lui faire boire une chopine de vinaigre en deux ou trois fois: le malade fua beaucoup, & fe trouva guéri. Ne l'ayant pas vu, j'ignore fi les récits qu'on m'a faits étoient bien fidèles, & fi le malade étoit réellement hydrophobe. C'étoit loin de chez moi; j'y fus deux jours après, & je le trouvai au travail.



Des Pians.

On appelle pians, aux îles, une maladie qui consiste en des pustules très-contagieuses, croûteuses & humides, ou simplement sèches & écailleuses, de nature psorique, endémique en Afrique, & particulière aux Nègres établis en Amérique.

Cette définition suppose, comme l'on voit, deux espèces de pians; la première, de croûteux & humides; la seconde, de secs & écailleux.

Les pians humides, ou gros pians, consistent en des pustules de la grosseur du bout du doigt ou du pouce, élevées, jaunâtres, couvertes d'une croûte crevassée qui laisse échapper un pus ichoreux, mais en très-petite quantité.

Ces pustules qui sont solitaires, sont répandues sur les différentes parties du corps, mais spécialement dans les endroits où il se fait une plus abondante transpiration, & où cette humeur a une odeur un peu forte, comme aux cuisses, aux pieds, aux environs des parties de la génération, au ventre, &c. Mais où il en paroît le plus, c'est entre les orteils.

Cette maladie est très-contagieuse, & l'on

l'on prétend dans le pays qu'elle ſe communique par l'intermède des mouches, qui, après avoir ſucé le venin de la contagion, vont enſuite l'inoculer à des Nègres qui n'en ſont point affectés. Si le ſujet a un ulcère, ſoit aux jambes, ſoit aux pieds, c'eſt par cet ulcère que ſe fait l'inoculation, parce que les Nègres ont toujours ces parties découvertes; c'eſt la marque de l'eſclavage, & c'eſt auſſi par-là que la maladie ſe manifeſte. L'ulcère devient plus putride, & s'étend par l'éroſion de ſes chairs & de ſes bords; les chairs deviennent mollaſſes, comme pénétrées d'une eſpèce de morve jaunâtre, et ſuintant une matière ichoreuſe. Ses bords deviennent mous, jaunâtres, avec un engorgement ou un gonflement qui s'étend dans le tiſſu cellulaire des environs, mais ſans beaucoup de douleur ni de changement de couleur à la peau. On appelle communément ces ulcères mères-pians. Il s'élève enſuite des puſtules en différentes parties du corps, petites & sèches dans le commencement, mais qui ne tardent pas à s'étendre & à prendre le caractère que nous avons décrit. Quand la contagion ſe fait par le ſimple contact d'un pianiſte avec un autre pianiſte, alors la maladie ſe déclare à peu

près comme la gale, par l'apparition de pustules sur diverses parties du corps. Ordinairement une des premières qui ont paru s'étend beaucoup plus, & devient quelquefois de la grandeur d'un écu de six livres; c'est encore ce qu'on appelle mères-pians. Dans la suite, les ulcères, si le Nègre en a, prennent aussi le caractère pianiste. C'est ordinairement par l'endroit ou s'est faite l'inoculation, que commence la première éruption des pustules. Lorsque la communication s'est faite par le commerce vénérien, c'est par les parties de la génération que commence la maladie; & comme cette voie est très-ordinaire, il est très-ordinaire aussi de voir les parties de la génération couvertes de pians. Cette circonstance, & quelque ressemblance des pustules pianistes avec les pustules vénériennes, ont fait regarder cette maladie, par la plupart des médecins & des chirurgiens, comme un symptôme de vérole. Cependant elle a un caractère particulier, ou absolument différent de celui de la vérole. Ces pustules n'ont ni la même rénitence, ni la même dureté, ni la même blancheur ou la même rougeur que celles de la vérole; elles sont molles, jaunâtres, & croûteuses. Le vice pianiste ne se mani-

feſte pas ſur les ulcères comme le vénérien, en rendant leurs chairs plus dures & plus blanches, lardées d'une eſpèce de matière ſuifeuſe, & leurs bords plus durs & plus blancs, & accompagnés d'une eſpèce de pellicule ou de fauſſe cicatrice blanche & mince, qui s'étend aſſez au loin ſur les chairs. Les ulcères pianiſtes n'ont rien de tout cela : d'ailleurs cette maladie ne produit pas, comme le vice vénérien, une foule d'accidens différens, & qui ſe ſuccèdent les uns aux autres. Elle ſe borne à des puſtules & à des douleurs dans les aponévroſes quand l'humeur eſt répercutée : nous ne l'avons jamais guère vue attaquer les os, que chez les enfans nouveau-nés, & chez ceux qui avoient en même tems la maladie vénérienne. Celui qui contracte les pians n'a jamais autre choſe que des puſtules ou des douleurs.

Les pians, comme la maladie vénérienne & beaucoup d'autres, ſe contractent encore par hérédité. L'enfant d'une Négreſſe ou d'une Mulâtreſſe pianiſte naît avec les pians, des aphthes & des puſtules à la bouche & aux parties de la génération, des gonflemens dans les os vers les jointures; c'eſt le ſeul cas où les ſymptômes ſoient variés, &

où la maladie paroiſſe ſemblable à la vérole. Il faut obſerver qu'aux îles un enfant qui naît de parens vérolés apporte rarement, en naiſſant, les ſymptômes de ſa maladie ; ce n'eſt que très-long-tems après : j'ai même vu naître beaucoup d'enfans de pères mal ſains, chez qui la maladie ne s'eſt jamais manifeſtée.

Nous avons obſervé que les enfans contractoient plus facilement le pian que les adultes, les filles que les garçons, les tempéramens mous & foibles plutôt que les autres ; & que les Blancs n'y étoient pas ſujets, quoiqu'ils s'y expoſaſſent de toutes manières. Nous avons entendu parler à la Guadeloupe & à Saint-Domingue de quelques Blancs qui les avoient eus ; mais ces maladies n'ont pas été conſtatées : peut-être a-t-on pris des puſtules vénériennes pour des pians. Il m'eſt ſouvent arrivé qu'on m'ait préſenté des puſtules vénériennes qu'on croyoit être des pians.

On doit conſidérer les puſtules pianiſtes comme primitives ou comme conſécutives : primitives, quand elles ſe manifeſtent peu de tems après la communication du vice, & dans le lieu par où s'eſt faite la communication ; conſécutives, quand l'érup-

tion ſe fait très-long-tems après l'introduction du virus, & après qu'il s'eſt déja dépoſé ſur les aponévroſes, & qu'il a occaſionné des douleurs; quand les pians, déja ſortis, ont été répercutés, & reparoiſſent une ſeconde fois; quand enfin ils paroiſſent, après que la maſſe des humeurs eſt déja infectée.

Il arrive ſouvent que par l'effet d'un mauvais traitement, ou par des bains froids pris inconſidérément, le vice pianiſte quitte la peau, & ſe retire dans les parties plus profondes, ſur les aponévroſes; alors les puſtules diſparoiſſent & font place à des douleurs dans les bras, les cuiſſes & les reins, & ſur le devant de la tête: c'eſt ce qu'on nomme douleurs pianiſtes ou pians rentrés. Quand les pians ſont bien ſortis, ces douleurs n'exiſtent point. Nous avons vu de ces douleurs exiſter très-long-tems, c'eſt-à-dire, pendant ſept à huit années; & enſuite, après avoir mis les malades dans un état de langueur & près de périr, céder aux remèdes propres à faire reparoître les pians.

On achète quelquefois des Nègres qui paroiſſent ſains, à la réſerve de l'exténuation qu'on attribue d'abord au mauvais traitement qu'ils ont reçu: ces Nègres

se plaignent de douleurs qui persistent toujours, & qui à la fin les font périr. On sait après qu'ils avoient eu des pians qu'on avoit fait rentrer, afin de pouvoir les vendre. Il faut observer que, cette maladie venant d'Afrique, les Nègres s'en trouvent souvent attaqués avant d'être amenés aux îles, ainsi que de certains symptômes de lèpre; & que les capitaines qui les amènent font ce qu'ils peuvent, dans la traversée, pour les faire rentrer en dedans, afin de pouvoir débiter leurs Nègres.

Le pian a une certaine affinité non-seulement avec la vérole, mais encore avec les autres maladies de la peau, comme la lèpre, la gale & les dartres.

Il ressemble à la lèpre, parce que ses pustules entraînent quelquefois avec elles l'insensibilité; que celles qui viennent vers les jointures peuvent en imposer pour certains symptômes de cette maladie, & qu'enfin le vice, quand il est dégénéré, soit par un mauvais traitement, soit par son union avec le vénérien, produit de véritables symptômes de lèpre, sur-tout le pian sec dont nous parlerons.

Il ressemble à la gale par la nature & le siège de ses pustules. Les pustules pia-

niſtes, ainſi que les pſoriques, paroiſſent naître du corps muqueux, & ſe borner dans cette partie; peut-être même ces deux vices réſident-ils dans l'humeur qui conſtitue ce corps. Mais il en diffère par le prurit qui n'accompagne pas le pian comme la gale; par les puſtules du gros pian qui ſont toujours plus élevées que celles de la gale, qui ne ſont jamais par placards ni ſi nombreuſes, & qui attaquent le viſage, tandis que les puſtules pſoriques ſemblent le reſpecter.

Il reſſemble aux dartres humides & croûteuſes par la reſſemblance de ſes croûtes & des chairs qu'elles recouvrent; mais le pian eſt circonſcrit, &, comme nous l'avons dit, ſolitaire, ce que ne ſont pas les dartres dont nous parlons.

Nous ne le croyons pas une maladie purement critique & dépuratoire, comme la petite vérole. Nous n'avons jamais vu l'invaſion des pians ſe faire autrement que ſe fait celle de la gale. L'éruption de la gale ſe fait ſans qu'il paroiſſe aucun mouvement critique intérieur qui la détermine, excepté que quelquefois, dans des cas particuliers, il ſe déclare, à la ſuite d'une fièvre maligne, une éruption cutanée qui eſt une vraie gale

qui exiſtoit depuis long-tems dans l'intérieur. D'autres fois on voit, à la ſuite des mêmes maladies, paroître des ſymptômes vénériens, dont on ne ſe doutoit plus depuis long-tems. Il en eſt de même du vice pianiſte, quand i exiſte dans la maſſe des humeurs. Nous n'avons jamais vu ni entendu dire qu'aucun Nègre fût guéri naturellement des pians au bout d'un certain tems, quoique nous en ayons vu de très-anciens. Nous ne pouvons par conſéquent regarder cette maladie comme purement dépuratoire, & comme pouvant ſe terminer d'elle-même par le ſimple régime. Nous ne diſſimulerons point cependant qu'il y a quelques raiſons qui pourroient la faire regarder comme de la nature de la petite vérole. Des Hollandois & des Anglois nous ont dit aux îles, qu'à Surinam on la regardoit comme telle, & même qu'on l'inoculoit, parce qu'on regardoit comme une néceſſité de l'avoir une fois dans la vie. Mais ce qui nous feroit croire que le pian dont on nous a parlé n'eſt pas le même que le nôtre, c'eſt qu'on nous a dit qu'on inoculoit les Blancs, & nous n'avons jamais vu à l'Amérique aucun Blanc qui l'ait contracté. Pour ce qui eſt de ne l'avoir qu'une fois dans la vie, nous

avouons que c'eſt auſſi notre obſervation; nous n'avons aucune connoiſſance qu'un Nègre ou une Négreſſe ait eu le pian une ſeconde fois, après avoir été bien & radicalement guéri. Ordinairement les habitans prennent pour ſoigner leurs pianiſtes, pendant le traitement, des Négreſſes qui ont déja eu cette maladie, & nous n'avons pas vu que ces Négreſſes l'aient contractée de nouveau. Nous avons contre cette opinion preſque tous les chirurgiens du pays. Comme il y a une règle qui autoriſe à ne payer que quand les pians ſont radicalement guéris, on ſoutient, contre l'opinion générale, que le pian eſt un ſymptôme de vérole qui peut ſe contracter de nouveau.

Nous avons ſouvent vu aux îles diſparoître des pians que nous traitions par les frictions mercurielles. Nos pianiſtes étoient enfermés, comme c'eſt l'uſage; mais au bout de trois ſemaines ou un mois qu'ils paroiſſoient bien guéris, les pians reparoiſſoient. J'ai traité par le mercure des pians qui ont récidivé ainſi, & m'ont obligé de recommencer pluſieurs fois le traitement; mais je n'ai jamais vu de pians récidiver après ſix mois de guériſon, ſur-tout quand on avoit employé les ſudorifiques.

Nous ne connoiſſons pas d'autres cauſes des pians que la contagion : nous voyons quelquefois certains vices des humeurs qui, de ſimples, dégénèrent en virus vrai- ment contagieux ; mais nous n'avons ja- mais vu le pian ſe déclarer, ſans qu'il y ait eu auparavant de miaſme contagieux.

Il faut que, malgré cela, il y ait dan les Nègres une cauſe prédiſpoſante particu lière, qui ne ſe rencontre pas dans le Blanc ou du moins qui ne s'y rencontre pas dan la même proportion, puiſque ſi le pia n'eſt pas une maladie dont les Blancs ſoien exclus, elle eſt toujours très-rare parm eux, tandis qu'elle eſt très-commune che les premiers. Il faut par conſéquent qu chez ceux-ci il exiſte une humeur qui a une analogie bien plus particulière ave la nature de ce virus.

Nous avons déja dit que le vice pi niſte étoit particulier à la peau, qu n'affectoit que cette ſeule partie, moins qu'il ne fût répercuté, & qu'alo il ſe portoit ſur les parties aponévrotiqu & ſur les gaînes des tendons. Nous avo encore fait obſerver que les parties q étoient le plus affectées des pians, étoie celles où il y avoit le plus de chaleur, où il ſe faiſoit une tranſpiration plus abo dante & d'une odeur plus forte. On po

roit donc présumer que le vice pianiste auroit une plus grande affinité avec les sucs de la peau, avec cette humeur lubréfiante qui remplit le tissu cellulaire non graisseux, & qui enduit les parties tendineuses & aponévrotiques, qu'elle n'en a avec aucune autre. Au reste ce que nous avançons ici, n'est que notre manière d'être affectés; chacun est maître de penser à sa facon, quand il ne doit en résulter aucune conséquence pour la pratique.

Le pian sec, ou petit pian, qu'on appelle aussi pian caraïbe, nous ne savons pour quelle raison, ne l'ayant point vu chez les Caraïbes, consiste en des pustules milliaires sèches, écailleuses & très-nombreuses, qui couvrent toute l'habitude du corps des Nègres.

Cette espèce de pian ressemble assez à la petite gale sèche, excepté qu'il n'y a point ou peu de prurit; elle ressemble encore plus à la lèpre, avec laquelle elle paroît avoir beaucoup plus d'affinité que n'en a la première espèce de pian. Beaucoup plus rare que cette première, elle nous a paru être un premier degré de la lèpre, & produire dans la suite divers symptômes de cette maladie, sans qu'il fût besoin, comme dans la pre-

mière eſpèce, que d'autres cauſes particulières vinſſent changer ſa nature.

Cette maladie eſt, de même que l'autre, ſuſceptible d'être répercutée: alors elle détermine les mêmes douleurs; mais il faut obſerver que cette eſpèce altère plus la ſanté, & deſſèche davantage que l'autre.

On ne voit guère ce pian que dans les endroits où la lèpre eſt commune, & l'on voit beaucoup de lépreux en être affectés; c'eſt ce qui nous le fait regarder comme une ſorte de lèpre: il eſt auſſi beaucoup plus difficile à guérir que le pian humide.

Le prognoſtic du pian eſt toujours fâcheux, lorſque, par des cauſes particulières, il dégénère en d'autres ſymptômes: nous parlons du pian humide, puiſque le ſec dégénère naturellement. Comme ces ſymptômes appartiennent à la lèpre, ils préſentent les mêmes difficultés pour la guériſon. Nous allons les détailler.

Quand le vice pianiſte eſt très-ancien, qu'il a été pluſieurs fois répercuté ou irrité par un mauvais traitement, alors ce ne ſont plus des puſtules pianiſtes qu'il produit; c'eſt ou une ſorte de pian

ſec qui ſe répand ſur tout le corps; ou bien l'humeur ſe dépoſe vers les jointures, & y cauſe des dépôts & des ulcères rongeans; ou elle ſe fixe ſur les tendons, & produit des eſpèces de nœuds, d'où s'enſuit néceſſairement leur rétraction; ou elle donne naiſſance à une ſorte de dartre ſans prurit, & que communément on nomme dans le pays dartres rouges. Ce ſont des taches plus ou moins grandes & plus ou moins nombreuſes, de couleur de feuilles mortes, glabres, ſans élévation, ni enfoncement, ni aſpérité, & qui affectent ordinairement la figure ronde ou ovale: ces taches ſont regardées dans le pays comme un premier degré de lèpre, quoique ſouvent un Nègre les porte toute ſa vie, ſans être attaqué d'autre accident qui caractériſe la lèpre. Il faut obſerver que ces ſymptômes ne ſont pas toujours l'effet des pians rentrés; ils ſont plus ſouvent encore celui de la lèpre contractée immédiatement par la contagion, ou par la naiſſance, ou enfin par certains alimens dont nous avons parlé.

On voit encore ſe déclarer à la peau des dartres écailleuſes ſouvent univerſelles, & avec plus ou moins d'inſenſibilité; des tumeurs ou excroiſſances en diverſes par-

ties, comme au front, aux oreilles, &c. ſymptômes qui caractériſent encore davantage la lèpre.

Il ne faut pas croire cependant que le pian produiſe fréquemment toutes ces ſortes de maux; lorſqu'il dégénère ainſi, il ſe borne ordinairement à un ſeul de ces ſymptômes, & ces changemens ne ſont pas fréquens dans le pian humide, à moins que le vice vénérien ne s'y joigne; il arrive plutôt que l'humeur répercutée ſe borne à produire les douleurs dont nous avons parlé; douleurs qui épuiſent à la fin les ſujets, & les font périr dans le maraſme.

Quand le vice vénérien ſe joint au pian, il en réſulte preſque toujours des tumeurs dans le tiſſu cellulaire vers les jointures: ces tumeurs ſont d'abord dures, vacillantes, reſſemblent à de petites glandules, & ſont ſans douleurs; on les appelle improprement, dans le pays, *nodus*. Elles groſſiſſent peu à peu, & finiſſent, après un certain tems, par s'échauffer & devenir adhérentes & douloureuſes; la peau change de couleur & devient rouge; puis la tumeur abcède, mais c'eſt toujous imparfaitement, & à peu près comme font les glandes. La glandule en ſuppuration

ne ſe fond point, il reſte un noyau qui s'étend en largeur dans le tiſſu cellulaire ſous la peau, & gagne de proche en proche comme fait celui du cancer; les bords de l'ulcère toujours gonflés & tendus ſe déchirent & s'érodent peu à peu, & l'ulcère s'agrandit.

Le fond eſt une chair fongueuſe, dure, rouge, luiſante & ſenſible, lardée de filamens blanchâtres & jaunâtres; la ſuppuration eſt ichoreuſe & fort âcre; les bords ſont fongueux & élevés dans certains endroits, affaiſſés & érodés en d'autres; on ſent dans toute la circonférence une dureté & une tenſion dans le tiſſu cellulaire ſous la peau, quoiqu'elle n'ait pas encore changé de couleur, ce qui annonce que le mal fait toujours des progrès, & que l'ulcère ne tend point à ſa guériſon.

Quand c'eſt par le vice vénérien que le pian eſt aigri, & qu'il dégénère en lèpre, c'eſt preſque toujours par les tumeurs & les ulcères; les ſymptômes dont nous avons déja parlé ne viennent qu'après. Nous avons vu de ces ſortes d'ulcères parvenir, par beaucoup de ſoins, preſque à ſe cicatriſer; mais enſuite un nouvel embarras qui ſe formoit au même endroit, rouvroit toutes les cicatrices, & détruiſoit

dans un mois l'ouvrage de plusieurs années; & bientôt se déclaroient les symptômes de lèpre dont nous avons parlé.

Quoique le pian ait été traité méthodiquement, & que le vice soit réellement détruit, il est encore dans le cas d'avoir certaines suites, quand la dépuration de l'humeur altérée n'a pas été suffisante : ces suites sont ce qu'on appelle des guignes, des crabes, des crabes courantes, des lota.

Les guignes sont de petits ulcères qui naissent à la racine des ongles des pieds, & les déchaussent : ces petits ulcères, qui sont accompagnés d'une excroissance fongueuse, rouge, & semblable à une guigne, sont très-douloureux & très-sensibles, parce qu'ils sont continuellement irrités par la présence de l'ongle qui y devient un corps étranger.

Souvent même, si on n'emporte pas l'ongle, ils deviennent rongeans, pénètrent jusqu'à la phalange qu'ils carient & détruisent; mais lorsqu'on fait sauter l'ongle d'abord, ils se guérissent assez facilement. Les ulcères, qui sont souvent suites de pians, quand un reste de dépuration de l'humeur se fait par cette voie, peuvent aussi provenir d'autres causes, tant intérieures,

rieures qu'extérieures, & ne ſont point du tout particuliers à l'Amérique, ni aux Nègres.

On appelle *crabes* de petites tumeurs ou glandules formées ſous la peau de la plante des pieds, dans ſon tiſſu ſous l'épiderme, & produites toujours par un dépôt qui s'eſt fait en cet endroit de l'humeur pianiſte, ſoit qu'elle ait été aſſez altérée par les remèdes pour ne pouvoir plus faire récidiver les pians, ſoit qu'elle ne l'ait pas encore été. Ces crabes, dans les tems de pluie, ſe gonflent, ſoulèvent l'épiderme épais & dur de la plante du pied des Nègres, l'entr'ouvrent, & paroiſſent ſortir à travers ſous la forme d'une maſſe de chair fongueuſe, dure, luiſante, & fort ſenſible, qui empêche de marcher, & par conſéquent de travailler. La ſaiſon des pluies paſſée, cette chair fongueuſe s'affaiſſe d'elle-même, rentre dans ſon trou qui ſe referme, & la crabe diſparoît pour gonfler & ſortir de nouveau au retour des pluies.

Il y en a qui s'imaginent devoir traiter cette maladie intérieurement par les ſudorifiques, afin d'en détruire la cauſe radicale; mais ſi les pians ont été réellement détruits, la maladie qui n'eſt que locale eſt toujours guérie radicalement,

quand, au moyen d'un cauſtique, on a détruit dans la peau ce qui faiſoit le germe de la crabe.

On nomme crabes courantes des fiſſures, ou fentes dartreuſes, qui viennent aux mains & aux pieds, & qui ſont accompagnées d'une ſécchereſſe & d'une tenſion de la peau qui occaſionnent une ſenſation fort déſagréable. Cet accident n'annonce pas un vice bien détruit, & n'eſt point particulier au pian. Nous avons vu des Blancs en être attaqués à la ſuite d'anciennes maladies vénériennes traitées & dégénérées. Nous n'avons pas eu occaſion de ſuivre le traitement de ces maladies qui s'adouciſſent par les bains de leſſive, ou d'eau de mer; mais nous penſons que le traitement intérieur qui leur convient ſeroient les ſudorifiques unis aux adouciſſans, tels que le lait & les mucilagineux. C'eſt ce que nous avons conſeillé à ceux qui nous ont conſulté : comme nous n'avons pas revu les malades, nous ignorons ſi nos conſeils ont été ſuivis, & ſi on s'en eſt bien trouvé.

Les lothas ſont de petits placards de dartres purement farineuſes, & preſque ſans prurit, qui viennent en diverſes parties du corps, & dont beaucoup de Nègres ſont attaqués, ſur-tout ceux qui ont eu

les pians. Ces dartres peuvent venir de différentes causes; mais comme elles ne supposent jamais aucunes suites, quoiqu'il soit assez rare qu'elles guérissent, pour l'ordinaire on ne s'en inquiète point, & on n'y fait aucun traitement. Ceux qui veulent les guérir, les frottent avec de la poudre à canon & du jus de citron.

Le prognostic des pians, nous parlons des pians humides, n'est pas plus fâcheux que celui de la gale, quand ils sont traités par les remèdes qui leur conviennent, & qu'on ne les fait pas dégénérer par des imprudences ou par un mauvais traitement: il varie d'ailleurs relativement aux différences que nous en avons faites.

Le pian local ou primitif est très-facile à guérir, sur-tout s'il n'y a encore que quelques pustules: comme la masse des humeurs n'est pas encore infectée, on le guérit par la simple cautérisation. Quand la masse des humeurs est infectée, alors il n'est plus local; dans ce cas plus il est récent, & moins il en paroît sur la peau, plus il est difficile à guérir: plus au contraire il est ancien, nous ne supposons pas qu'il soit dégénéré ni répercuté, & plus il y en a à la superficie du corps, plus il est facile à guérir.

Il en eſt de cette maladie à peu près comme de la gale : on ne peut en détruire le vice que quand il eſt entièrement à l'extérieur ; car, pour peu qu'il en reſte dans l'intérieur, le traitement eſt toujours manqué, quoiqu'on emploie des remèdes intérieurement.

Les douleurs pianiſtes ſont ſemblables aux effets de la gale rentrée : elles ne cèdent à aucune eſpèce de remédes, tant que les pians ne reparoiſſent pas au dehors, & elles ſont encore en cela différentes des douleurs vénériennes, qui peuvent être traitées & guéries, quoique le vice vénérien réſide intérieurement dans les humeurs.

Les puſtules pianiſtes qui ont été longtems répercutées, & qui enfin ont reparu, ſont plus difficiles à guérir, & demandent plus de précautions & un traitement plus long que les autres, au moins dans les préparations. Le pian ſec eſt très-difficile à guérir.

Le traitement des pians, ainſi que celui de toutes les maladies virulentes dont on ne connoît pas le principe, ne peut s'établir ſur des indications; c'eſt l'expérience & l'obſervation qui dirigent.

L'obſervation nous ayant fait connoître que le pian, de même que la gale, ne

pouvoit se guérir tant que le vice restoit dans l'intérieur, que la peau étoit le seul organe excrétoire par où le levain pianiste devoit être chassé hors du corps, la première indication par conséquent est de porter le virus à la peau. L'expérience a appris que le moyen le plus efficace étoit la fleur de soufre; mais elle a aussi appris en même tems que ce moyen avoit ses inconvéniens, & que dans le cas de dissolution du sang, il la poussoit vivement: il ne faut donc l'employer que quand le sang est bien constitué, & s'en abstenir dans le cas contraire, ou quand on craint l'espèce de maladie commune chez les Nègres, & qu'on appelle Mal d'estomac.

On a vu aussi de bons effets, pour pousser au dehors, de l'usage du bouillon de giraumont, de celui de limaçon fluviatile du pays, qu'on appelle communément cauclaux, de tisanne d'écorce de mapou ou fromager, dont on se sert aussi dans la petite vérole, de bouillon & de chair de requin, de bouillon de petits lézards verds ou jaunes, qu'on appelle anolis dans les îles, de l'eau seconde de chaux faite avec les coquilles appelées lambis.

Il suit de-là que les préparations aux remèdes pour les pians doivent être ab-

solument différentes de celles qu'on fait avant les remèdes antivénériens. Dans ceux-ci il faut rafraîchir, tempérer, relâcher, ou purger plusieurs fois : pour les pians, au contraire, tous ces préparatifs ne tendent qu'à faire rentrer le venin au dedans, ce qu'il faut éviter ; pousser au dehors, échauffer par conséquent, sont les premières indications à remplir.

On observe que lorsqu'on traite des pians trop récens, nous ne parlons pas de ceux qui ne sont que primitifs & locaux, on ne peut terminer leur guérison, si on n'emploie auparavant les moyens propres à les pousser au dehors ; il arrive alors que les pustules, après s'être éteintes, reparoissent, ou qu'il en ressort d'autres, & qu'on continue ainsi un traitement qui exténue le malade par sa longueur, sans pouvoir le guérir.

Lors donc que les pians sont assez anciens & assez sortis, on choisit, suivant son expérience, le spécifique qui paroît le plus convenable. Jusqu'à présent on en connoît de deux sortes, ou même de trois, le mercure, le soufre & les sudorifiques.

Le mercure, & même le mercure en frictions, est le spécifique le plus usi

dans le pays par les médecins & les chirurgiens qui, regardant encore le pian comme un ſymptôme vénérien, ou au moins cherchant à le faire regarder comme tel, continuent de ſe ſervir du remède regardé en France comme le vrai ſpécifique de la maladie vénérienne, & dont ils ont étudié l'uſage. Ils ont, à cet effet, ſoit chez eux, ſoit chez les habitans, un petit endroit, qu'on nomme la petite caſe, où ils tiennent renfermés les Nègres pianiſtes, ainſi que les vérolés, avec une ou deux Négreſſes pour les ſervir : ils leur adminiſtrent des frictions mercurielles pendant ſix ſemaines, & les mettent enſuite à l'uſage de la tiſanne ſudorifique du *Codex*. Voici quels ſont les effets de ces remèdes : il faut obſerver qu'on prépare les malades, comme il eſt d'uſage de préparer en France pour les grands remèdes. Au bout d'environ quinze jours la ſalivation eſt établie, & une partie des puſtules eſt déja éteinte ; l'autre partie eſt beaucoup diminuée, & comme devant bientôt diſparoître. La même choſe arrive quand même la ſalivation ne ſeroit pas encore établie. On continue le traitement, & au bout de quelque tems on s'apperçoit que les puſtules loin de diminuer augmentent,

& qu'il en reparoît d'autres : malgré cela on continue le traitement pendant quarante jours, & au bout de ce tems on administre pendant trois semaines des sudorifiques plus forts qui terminent la cure. Les pians disparoissent alors, & le malade se trouve quelquefois guéri, d'autres fois il ne l'est pas; les pians reviennent, & c'est ce qui fait la difficulté entre les chirurgiens & les habitans qui veulent qu'on leur garantisse la guérison de leurs Nègres. Il est fort rare que ceux qui n'administrent point de sudorifiques à la fin parviennent à guérir la maladie sans retour.

Plusieurs aujourd'hui ayant reconnu l'insuffisance des frictions, emploient le sublimé à la méthode de Vanswieten, mais à une dose beaucoup plus forte que ne le prescrit l'auteur, & ils y joignent la tisanne sudorifique avec les mucilagineux. Nous observerons, en passant, que, quoique nous ayons vu aux Antilles plusieurs personnes tuées par ce remède donné à trop haute dose, & continué trop long-tems, nous ne lui avons cependant point vu produire les mêmes ravages qu'en France. Est-ce la mollesse & une irritabilité moindre dans la fibre musculaire de l'estomac? c'est ce que nous ne savons pas. Il en est de

même de tous les autres remèdes irritans.

Le ſublimé nous a paru faire plus d'effet & mieux convenir que les frictions.

On a encore employé les dragées de Keiſer & d'autres mercuriaux, mais ſans un ſuccès bien marqué. Outre que le mercure ne paroît pas être le vrai ſpécifique du pian, & que, même dans la maladie vénérienne, ſon effet eſt beaucoup plus borné qu'en France, il a encore l'inconvénient de ne pouvoir être employé dans les cas de diſſolution du ſang; & ces cas ſe rencontrent très-fréquemment chez les Nègres. Cependant nous avons vu des chirurgiens parvenir par ſon uſage ſeul, avec le tems & la patience, & beaucoup de circonſpection, à guérir des pianiſtes. Mais nous avons vu auſſi que ces Nègres, quoique guéris, conſervoient tous des crabes aux pieds. C'eſt à quoi nous avons preſque toujours reconnu les anciens pianiſtes guéris par le mercure, ou maltraités par d'autres méthodes, c'eſt-à-dire dont le traitement n'a pas été aſſez ſuivi.

Il y a beaucoup d'habitans qui traitent eux-mêmes leurs Nègres; il y en a qui, connoiſſant l'uſage du ſublimé, s'en ſervent

quelquefois avec une eſpèce de ſuccès, mais le plus ſouvent à leur déſavantage. Ils y joignent la tiſanne ſudorifique qu'ils compoſent avec les bois ſudorifiques du commerce, ou ceux que produit le pays; mais ordinairement ils les remplacent par la racine de *grand dracuntium*, ainſi que la ſalſepareille par celle de l'aloès pitre: cependant la plupart s'en tiennent aux ſeuls ſudorifiques, & n'emploient que ceux que fournit le pays, c'eſt-à-dire les deux dont nous venons de parler, le gayac, le bois de fer, le bois arada lacoma, & le tendre acaïou. Il y a encore le grand & le petit branda, & le picannier de montagne. Ces remèdes pouvant être employés verds, nous ont paru mieux réuſſir que ceux que l'on apporte ſecs, & ſouvent même altérés de France.

La fleur de ſoufre nous a paru être, ainſi que de la gale, le vrai ſpécifique du pian. Les Nègres guéris par ſon moyen le ſont beaucoup plus radicalement, & il eſt fort rare qu'ils ſoient attaqués de crabes dans la ſuite. Ce remède pouſſe d'abord au dehors, couvre la peau de puſtules pianiſtes, qui enſuite ſe deſſèchent d'elles-mêmes ſans qu'il ſoit beſoin d'autres remèdes. Ceci eſt conforme aux prin-

cipes que nous avons avancés. Par cette même raiſon, ſi les ſudoriſiques ne ſont pas des ſpécifiques auſſi efficaces que le ſoufre, ils le ſont toujours plus que le mercure, parce que leur effet eſt de pouſſer à la peau. Ils conviennent même ſeuls dans les cas où ni le mercure ni le ſoufre ne peuvent être employés, c'eſt-à-dire lorſque le ſang tend à la diſſolution. Quand il y a chez les Nègres un commencement de la maladie appelée Mal d'eſtomac, tout le monde ſait que le mercure diſſout le ſang, & nous avons été témoins des mauvais effets du ſoufre dans ces circonſtances. Les ſudoriſiques, au contraire, ſur-tout ceux qui ont fermenté, augmentent le ton des ſolides, & raccommodent la texture du ſang.

Les Nègres ont des remèdes particuliers tirés des plantes du pays, & qu'ils tiennent ſecrets : ce ne ſont pas ceux qui réuſſiſſent le moins. J'avouerai que je leur ai vu guérir des pians dégénérés en ſymptômes de lèpre, que j'avois abandonnés, ainſi que pluſieurs autres perſonnes de l'art. Il y a cependant de l'imprudence de ſe fier à toute eſpèce de remèdes de Nègres.

Depuis peu de tems on a découvert un

remède qui agit contre le vice pianiste même dégénéré en lèpre, & contre les symptômes vénériens, sur-tout ceux qui attaquent la peau; c'est le bois d'une plante ligneuse du genre de l'acacia, & qu'on nomme aux îles du vent *baba* & *lianne à cœur*, & à Saint-Domingue cœur de saint-thomas, *caconne maron*. Cette plante qui est rampante, & qui grimpe sur les arbres, a une feuille découpée comme celle de la viorne, & porte une grande gousse fauve, recourbée en manière de sabre, longue d'environ trois pieds & même de quatre, bordée des deux côtés d'une sorte de bourrelets, & séparée par cloisons qui contiennent chacune une grosse graine couleur maron, ovale & applatie, d'environ deux pouces de long sur un de large, & faite en manière de cœur. Cette plante est vivace, & peut parvenir à la grosseur de la cuisse; son bois est tendre & se coupe très-facilement, laisse échapper une gomme rousse ou blanche, qui a une sorte d'astriction, mais beaucoup moindre que le bois qui est de deux espèces, savoir, le blanc & le rougeâtre. Le bois blanc a trop de force, détermine des accidens, & peut même passer pour un poison pris à une certaine dose. Ses effets sont d'occasionner

des vomissemens, des contractions dans les muscles, & une irritation dans le genre nerveux, qui va jusqu'à porter le trouble dans les idées, & à rendre insensé pendant plusieurs jours; peut-être cet état dureroit-il, si on en continuoit l'usage plus long-tems, ou si on en prenoit davantage: il cause aussi une tension singulière dans les muscles du bas-ventre, & des rétractions dans les tendons des extrémités.

Le bois rouge produit les mêmes effets, mais il a beaucoup moins de force. On doit à un Nègre venu d'Afrique à la grande terre-Guadeloupe, la connoissance de ce remède.

On prend, suivant ce Nègre, demi-livre du bois frais de l'espèce rougeâtre, qu'on coupe par petits morceaux, & qu'on fait bouillir dans trois pintes d'eau commune, jusqu'à réduction de deux pintes, pour boire dans la journée; on fait rebouillir le marc dans de l'eau pour faire une seconde tisanne, au cas que le malade soit dans le cas de boire plus de deux pintes par jour.

On lave & on panse les affections extérieures, c'est-à-dire les ulcères, les dartres & les gonflemens, si c'est lèpre ou mal vénérien, avec la même décoction ou la plante pilée.

Lorſque ce remède, pris à trop forte doſe, cauſe les accidens dont nous avons parlé, on y remédie par les bains d'eau & de lait, & l'uſage du lait intérieurement; mais les perſonnes prudentes n'en adminiſtrent d'abord que quatre onces aux adultes, deux onces aux enfans.

Ce remède qui a beaucoup d'aſtriction, paroît cependant ne point agir comme répercuſſif: il pouſſe au dehors, puis deſſèche; il fait reparoître les anciennes gonorrhées, & les arrête enſuite; il arrête les fleurs blanches, & réuſſit ſpécialement pour diſſiper les gonflemens ou excroiſſances que produit la lèpre, ainſi que ceux que le vice vénérien occaſionne quelquefois aux grandes lèvres & au prépuce.

Ce remède s'emploie ſous toute eſpèce de forme contre les affections pituiteuſes; mais il eſt mal placé dans les mains de tout le monde.



Remarques sur quelques observations touchant les Antilles.

Les Antilles sont situées entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale, par conséquent sous un climat fort chaud, mais que les vents régnans tempèrent & rendent supportable.

On appelle îles du vent celles qui sont encore dans les vents alisés qui soufflent tous les jours régulièrement de la partie de l'est, depuis huit ou neuf heures du matin, jusqu'à six ou sept heures du soir. Les îles qu'on appelle sous le vent sont celles qui, étant situées plus à l'ouest, se trouvent au-delà de ces vents réguliers d'est.

Les îles sont en général beaucoup plus longues que larges; celles du vent sont fort étroites & dirigées à peu près du nord au sud: elles reçoivent le vent d'est dans leur largeur, qui par conséquent les balaye & les rafraîchit davantage. La mer est plus agitée à l'est qu'à l'ouest, & il s'y trouve ordinairement plus de rescifs. Dans la plupart il règne une chaîne de montagnes fort hautes & inhabitables, qui les sépare en

deux parties, la partie de l'eſt ou du vent, & celle de l'oueſt ou ſous le vent. Il eſt clair que du côté du vent ou de l'eſt, l'air eſt plus vif le long de la côte, qu'il y eſt auſſi plus ſec & plus ſalin; qu'il eſt plus humide & plus frais à une certaine élévation dans la montagne, à cauſe des nuages qui viennent s'y briſer, & de la fraîcheur naturelle des lieux élevés: qu'au contraire, dans la côte de l'oueſt, l'air eſt moins vif, plus étouffé, moins ſalin, plus chargé d'exhalaiſons terreſtres; & que dans les hauteurs il eſt plus vif, plus frais qu'à la côte, & moins humide que dans les lieux élevés regardant l'eſt.

Dans beaucoup de ces montagnes, qui ſont primitives, il y a des volcans, ou ouverts ou éteints, dont le cratère eſt au ſommet; il y a une grande humidité qu'entretiennent les nuages; on y voit des étangs qui fourniſſent à beaucoup de rivières ou de torrens, qui deſcendent par caſcades au bord de la mer; l'humidité y eſt au point, qu'à une certaine élévation il ne croît plus que de la mouſſe, & que tout en eſt couvert. Ces montagnes, qui ſont remplies de ſoufre, de fer & de pyrites, filtrent des eaux minérales chaudes & froides, la plupart ſulfureuſes, ferrugineuſes

ferrugineuſes ou vitrioliques; il y en a quelques-unes de cuivreuſes & d'alumineuſes, mais elles ſont rares.

L'eau qui deſcend en abondance des montagnes eſt ordinairement douce, légère, & le plus ſouvent ſulfureuſe; celles qui ne ſortent que des plaines ſont mauvaiſes, peſantes, & ſéléniteuſes.

Les îles qui ſont fort petites, & celles qui ſont plates, ou dont les montagnes ſont peu élevées, n'ont pas de rivières, & même peu ou point de ſources.

Celles qui ſont petites, élevées, qui n'ont ni plaines, ni gorges, ni vallons, ſont les plus ſaines de toutes; comme ordinairement la terre y eſt mauvaiſe, elles ne ſont habitées que par des hommes que la néceſſité oblige à endurcir leur tempérament par le travail, & qu'elle éloigne du luxe & de la molleſſe.

Les îles ſous le vent ont à peu près la même diſpoſition, mais moins régulière: il y a auſſi, dans les montagnes, des volcans, des pyrites, du fer, de l'aimant, & des eaux minérales.

Les grandes Antilles n'ont pas la même diſpoſition; elles paroiſſent un aſſemblage de pluſieurs petites îles réunies enſemble: le pays eſt coupé en pluſieurs ſens par des

montagnes, des gorges, des vallons, des plaines très-étendues; on y rencontre dans les plaines, & les montagnes baſſes, du quartz, du ſpath calcaire, des pétrifications.

On y voit auſſi des terres aſſez étendues, nouvellement ſorties de deſſous les eaux; les unes reçoivent encore quelquefois la mer quand les marées ſont fortes; les autres ſont devenues trop élevées & trop éloignées pour que la mer puiſſe les atteindre; mais ſont encore trop ſalines pour pouvoir produire, & ſe couvrent encore d'une croûte de ſel après les inondations des pluies; les autres un peu plus loin, & que le tems a ſaturées & rendues plus douces, ſont très-fertiles; au-delà encore on en trouve d'une fécondité ordinaire; & enfin, à meſure qu'on s'élève, on en rencontre d'autres qui ſont uſées & devenues ſtériles, tant par l'ancienneté de la culture & du rapport, que par les dégradations des pluies.

Dans la plupart des îles il y a des endroits marécageux, humides & mal ſains, couverts d'arbres, & que l'on nomme paletuviers: les plus pernicieux ſont ceux où l'eau de la mer croupit; ceux qui le ſont moins ſont les paletuviers d'eau douce.

Nous avons dit que les îles du vent ſe trouvant dans les vents aliſés, la briſe y étoit réglée de la partie de l'eſt, depuis huit heures du matin en été, neuf heures en hiver, juſqu'à ſix ou ſept heures du ſoir : mais depuis la fin de novembre juſqu'en mars, le vent s'approche beaucoup du nord, & devient ſouvent plein-nord ; alors il eſt beaucoup plus froid & plus nuiſible. Dans cette même ſaiſon il ſouffle aſſez ordinairement de terre pendant la nuit : ce vent eſt encore froid & mal ſain. La ſaiſon la plus chaude, qui eſt auſſi celle des orages, eſt depuis la fin de mai juſqu'au commencement de novembre. Ce qu'on appelle l'hivernage, ou la ſaiſon des ouragans, eſt depuis la mi-juillet, juſqu'à la mi-octobre. Il tonne aux îles du vent à toute heure du jour & de la nuit.

A Saint-Domingue les vents ſont différens; ils ſoufflent de terre, & ce ſont les plus mous, depuis quatre heures du matin juſqu'à dix. Il fait calme & fort chaud depuis dix heures juſqu'à midi. A midi le vent ſouffle de la mer juſqu'à ſept à huit heures du ſoir. C'eſt le calme de dix heures à midi, qui rend à Saint-Domingue la chaleur plus incommode

qu'à la Guadeloupe, quoique naturellement l'air y ſoit moins chaud. Le tems de la plus grande chaleur à Saint-Domingue, eſt depuis le mois de mai juſqu'à la fin de ſeptembre que les fraîcheurs commencent, tandis qu'à la Guadeloupe ce n'eſt qu'à la mi-novembre. Il tonne en mai dans les montagnes; mais ce n'eſt qu'en juin que les orages ſe font reſſentir au bord de la mer. Dans les premiers tems, c'eſt ſur les deux heures après midi; ils retardent enſuite peu à peu, de manière qu'en octobre c'eſt ſur les huit ou neuf heures du ſoir : ils durent ordinairement deux heures, & jamais il ne tonne le matin. C'eſt vers la mi-octobre que les orages finiſſant font place à ce qu'on appelle *les nords*, qui ſont de fort vents de nord qui amènent la pluie, & qui durent juſqu'en décembre, & ſont très-frais.

Il y a dans toutes les Antilles ſix mois de ſéchereſſe & ſix mois de pluie aſſez ordinairement, quoique cependant les années fraîches ſont ſouvent ſans aucun ſec, & les années ſèches ont quelquefois ſept à huit mois de ſec. Le ſec commence à la fin de décembre ou janvier, quelquefois fevrier ou mars, & dure juſqu'en juin ou juillet, quelquefois août.

Nous avons vu aux îles du vent le thermomètre monter au 30e degré, en août & ſeptembre. Nous l'avons vu deſcendre à 15 & à 14 degrés, dans les mois de décembre, janvier et fevrier, qui ſont ordinairement les mois les plus froids. Nous parlons du bord de la mer ſeulement, et non de la montagne.

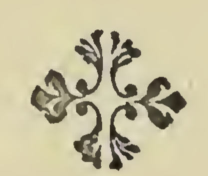
On mange beaucoup aux îles, parce que l'air y eſt vif & ſalin. Dans les villes, les femmes font cinq à ſix repas par jour, & ſont très-vaporeuſes. On mange du pain; mais la farine de manioc, ou la caſſave, ſont la principale nourriture, non-ſeulement des nègres, mais encore des Blancs créoles, ſur-tout des femmes. Le bœuf ſalé, & la morue, ſont la ſeconde nourriture, avec le poiſſon. On préfère la ſalaiſon à la viande fraîche, parce que celle-ci, qui eſt mollaſſe & blafarde, n'a que très-peu de ſucs & de goût; on l'aſſaiſonne par cette raiſon de beaucoup de ſel & de piment. La volaille eſt recherchée, ſur-tout le dindon & le pigeon.

La boiſſon des Nègres & des pauvres eſt l'eau; celle des riches eſt le vin de Bordeaux, qui eſt fort bon & n'eſt pas cher. On boit beaucoup de limonade dans la journée; on y eſt excité par la cha-

leur. On boit auſſi à midi & le ſoir du rhum, qui eſt l'eau de vie de ſucre qu'on a laiſſé vieillir; les pauvres boivent du tafia qui eſt l'eau de vie nouvelle. Nous expliquerons dans la ſuite ce que nous penſons de l'uſage de ces boiſſons.

L'uſage des bains eſt très-fréquent; on ne les prend que froids. On ne porte preſque que des habillemens de toile; l'uſage eſt de ne pas ſe gêner de ce côté. On eſt preſque toujours armé d'un paraſol, qui ſert ou contre la pluie ou contre le ſoleil.

Les Nègres travaillant à la terre ſont preſque toujours nuds juſqu'à la ceinture: cet uſage n'eſt pas mauvais à cauſe de la pluie & de la ſueur. Nous avons obſervé que ce n'étoit pas le contact de la pluie ſur le corps qui cauſoit la maladie, ni même le ſéjour des hardes mouillées tant que la pluie continuoit, mais ſeulement le deſſéchement de ces mêmes hardes ſur la peau.



Du Mal d'Eſtomac.

Ce qu'on appelle aux îles mal d'eſtomac, eſt une leucophlegmatie génerale, ou bien une ſorte de conſomption univerſelle dans laquelle tombent ſouvent les Nègres, accompagnée de l'épuiſement des forces; d'où ſuit néceſſairement une reſpiration laborieuſe & aſthmatique, dans la marche, ſur-tout lorſqu'il faut monter; ſymptôme qui a fait nommer ces maladies *mal d'eſtomac.* On le diſtingue en deux eſpèces: mal d'eſtomac humide qui eſt le plus commun, c'eſt la leucophlegmatie; & mal d'eſtomac ſec, c'eſt la conſomption.

Nous n'entrerons pas dans de grands détails ſur les cauſes de cette maladie qui, en général, ſe réduiſent au chagrin & à la miſère; ſur le diagnoſtic, qui ſe reconnoît par la définition que nous venons d'en donner; ni ſur le prognoſtic, qui eſt toujous fâcheux & mortel, quand le mal eſt invétéré: nous nous arrêterons au traitement.

Le régime doit être nourriſſant & tonique, plus ſec qu'humide. La viande eſt préférable au poiſſon; elle eſt moins pi-

tuiteuſe, & engendre moins de glaires qui abondent toujours dans cette maladie. Inſpirer le plus qu'il eſt poſſible la gaieté aux malades; leur fournir des moyens de conſolation; leur faire changer d'air s'il eſt poſſible; choiſir celui qui eſt le plus ſec, l'air ſalin ſur-tout. Le ſel & les ſalaiſons ne leur ſont point contraires, pourvu qu'elles ſoient ſaines. Leur faire prendre un exercice modéré; ne les point fatiguer; les empêcher de manger de la terre. L'embarquement dans un bateau eſt le moyen le plus ſûr pour remplir ces différens objets.

Les habitans ont coutume de traiter leurs Nègres par des boiſſons fermentées qu'ils nomment *grapes*. Ces boiſſons ſont ordinairement tout-à-la-fois toniques, ſtimulantes & purgatives. On les nomme encore tiſannes à mal d'eſtomac, tiſannes à trois coups, parce qu'on en fait prendre trois coups dans la matinée. Le fer en fait preſque toujours la baſe, & on y fait infuſer des bois & des plantes ſudorifiques & purgatives: le bois de fer ou ſon écorce; celle du bois *Savonnette*, celle de gayac; la racine du ſaururus, qu'on nomme ſureau à mal d'eſtomac; celle de l'herbe à ſous marqués, de l'herbe puante, de gingembre, &c.

Tous ces médicamens, quoique indiqués, réussissent difficilement, parce que la plupart du tems ils sont mal administrés, & qu'on omet toujours la principale chose à la cure, celle d'éloigner la cause du mal; c'est-à-dire, le chagrin & la misère.

D'un autre côté le mal d'estomac, dans tous les degrés, ne demande point le même traitement. Si le mal d'estomac est sec, il ne faut pas insister sur les purgatifs ni les remèdes chauds; il faut joindre les adoucissans aux apéritifs. C'est dans l'humide que les purgatifs sont les plus nécessaires; encore précipitent-ils la mort, quand la maladie est ancienne, & que le malade est épuisé. Il vaut alors mieux avoir recours à ceux qui sont simplement apéritifs & cordiaux. Tel est l'élixir qu'on fait avec le mâchefer, la cannelle, le gérofle, le sucre brut, & l'eau de vie de sucre.

Nous avons observé l'efficacité de l'eau de vie de gayac dans cette maladie.



De la Lèpre.

LA lèpre est une maladie contagieuse de la peau, dont l'érosion, la stupéfaction & l'épaississement stéatomateux de la lymphe, paroissent faire le caractère. On remarque aussi chez les lépreux une acrimonie qui agit sur la partie rouge du sang, à peu près comme chez les scorbutiques.

Nous ne décrirons point cette maladie qui n'est que trop connue dans le pays. Nous ne donnerons point de traitement assuré, parce qu'on n'en connoît pas jusqu'à présent. Nous rapporterons seulement ce que l'expérience nous a fait voir de plus constant à cet égard.

Quoique beaucoup de praticiens aient regardé cette maladie comme une vérole dégénérée; cependant le mercure, sous quelque forme qu'il puisse être administré, est toujours nuisible, ou au moins inutile.

On a cependant vu quelques adoucissemens opérés par le remède de Vanswiéten, joint aux sudorifiques, ainsi que du mercure joint à l'acide végétal; mais on n'a jamais vu de cure.

Nous avons obſervé que le mercure, ſous ces formes, réuſſiſſoit mieux dans les cas où la lèpre provenoit d'un vice pianiſte & vénérien joints enſemble, comme il arrive ſouvent; mais qu'il aigriſſoit preſque toutes les autres eſpèces. J'ai entendu parler de deux lépreux guéris au moyen des bouillons de ſerpent de la Martinique, mais je n'ai jamais été à portée d'en faire l'eſſai.

Ce qu'il y a de mieux à employer, ce ſont les tiſannes faites avec les bois & plantes ſudorifiques, mais préparées avec ſoin. L'écorce de gayac fraîche, le bois de fer, le bois arada, le bois à pian ſont fort bons.

Nous avons vu de fort bons effets d'une tiſanne faite avec huit onces du bois de la lianne, appelée *Cœur de Saint-Thomas* ou *Baba* (plante dans le genre des acacia). On ſe ſert de l'eſpèce qui a le bois rouge, & non de celle à bois blanc, qui eſt trop violente, & attaque les nerfs; on la fait bouillir dans trois pintes d'eau qu'on fait réduire à deux à petit feu.

On fait boire cette tiſanne au malade dans la journée, pendant ſix ſemaines ou deux mois. Ce remède pouſſe à la peau, mais extraordinairement par les urines; il agit auſſi comme tonique, & épuiſe la



Table

1° Mémoire des Antilles ——— N°. 1.

2° Mémoire pour administrer l'[illegible]
de Rochefort ——— N° 2

3° Projet d'instruction sur le Tétanos — N° 3

4° Des moyens de conserver la santé des
blancs et des nègres aux Antilles &c. N° 4

pituite : combiné avec les bois ſudorifiques, il convient plus généralement.

Il agit ſpécialement, lorſqu'il eſt queſtion de combattre des tophus & des excroiſſances lépreuſes.

Nous ne nous étendons pas davantage ſur les maladies en particulier, ceci n'étant ſimplement qu'une aitiologie médicale pour les îles de l'Amérique, & nous réſervant de traiter ailleurs plus en détail des maladies particulières à ces contrées.

FIN.

